

CONJONCTION

REVUE FRANCO-HAÏTIENNE

No. 100

SOMMAIRE

I.	Projet de Zootechnie de la Plaine des Cayes.....	5
	Pradel Pompilus : Carl Brouard est mort.....	21
	Roger Gaillard : La destinée de Carl Brouard.....	29
II.	LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI	
	Bonnes pages : Dr Price-Mars.....	63
	Le Prix Caraïbe au Dr Price-Mars.....	65
III.	COURRIER DE FRANCE	
	Arts et Lettres : L'hommage d'André Malraux à Le Corbusier	70
	Sciences et techniques.....	75
	Coopération.....	81
	Enseignement.....	85
	Affaires sociales.....	86
IV.	CHRONIQUE	87

CONJONCTION

REVUE FRANCO-HAÏTIENNE

No. 100

SOMMAIRE

I.	Projet de Zootechnie de la Plaine des Cayes.....	5
	Pradel Pompilus : Carl Brouard est mort.....	21
	Roger Gaillard : La destinée de Carl Brouard.....	29
II.	LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI	
	Bonnes pages : Dr Price-Mars.....	63
	Le Prix Caraïbe au Dr Price-Mars.....	65
III.	COURRIER DE FRANCE	
	Arts et Lettres : L'hommage d'André Malraux à Le Corbusier	70
	Sciences et techniques.....	75
	Coopération.....	81
	Enseignement.....	85
	Affaires sociales.....	86
IV.	CHRONIQUE	87

CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti

SA RAISON D'ETRE

Contribuer au maintien de liens amicaux entre Haïti et la France.

Collaborer à l'épanouissement culturel et à l'information économique d'Haïti.

Rendre compte de la vie et de la pensée françaises.

Tout faire pour qu'à travers le monde les hommes de bonne volonté mais différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une civilisation et d'une conscience universelles.

SES METHODES

« CONJONCTION » ne vise à aucune action politique ou confessionnelle et sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

COMITE DE REDACTION

M. Pradel Pompilus, Professeur à l'Université d'Haïti

M. Max Bissainthe, Bibliographe

M. Jean-Claude Fournier-Sicre, Directeur a. i. de l'Institut Français

M. Adrien Martin, Membre de la mission culturelle française

M. Jacques Barros, Membre de la mission culturelle française

ABONNEMENT ANNUEL

(3 numéros de 100 pages
plus éventuellement des numéros spéciaux)

En Haïti : 3 dollars

à l'Etranger : 3 dollars 50

Le Numéro est vendu : 5 gourdes (\$1)

**Pour la publicité, qui est strictement limitée,
s'adresser à l'Institut Français.**

**Les livres et les manuscrits doivent être envoyés
au Directeur de l'Institut Français**

Boîte postale 131 — Port-au-Prince — Haïti

(Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus)

PROJET DE ZOOTECHNIE DE LA PLAINE DES CAYES

L'auteur de cet article, avec une modestie que nous ne pouvons nous empêcher de trouver excessive, désire garder l'anonymat. C'est un spécialiste éminent des questions agricoles, particulièrement de celles qui concernent l'élevage. Il a utilisé pour composer cette étude les données qui lui ont été fournies par M. Jacques Grison, expert de la F. A. O. actuellement en résidence aux Cayes. « Conjonction » remercie l'un et l'autre de leur précieuse collaboration.

PREAMBULE

« La Plaine des Cayes est suffisamment pourvue de bestiaux pour n'avoir pas besoin de secours de l'étranger. La liberté des boucheries a même remédié à un abus : c'est que les bouchers actuels, allarmés par la concurrence, n'alimentent plus comme les fermiers exclusifs, leurs étaux avec de vieux bœufs et les vieilles vaches des habitations... »

L'herbe de Guinée est très estimée comme fourrage dans la Plaine des Cayes, où elle réussit même parmi les gravois...

En 1699, on plaça sur l'Île à Vaches, mille brebis ou moutons...»

Moreau de Saint-Mery — 1789

Ces quelques extraits montrent que depuis longtemps on s'est préoccupé des productions animales dans la Plaine des Cayes. Et pourtant l'état actuel de cette production ne laisse pas voir une grande amélioration depuis cette époque où de vastes « hattes » étaient établies sur les sols impropres à la culture de la canne à sucre ou de l'indigo, pour l'élevage du bétail.

Caractéristiques traditionnelles de l'élevage dans le Sud

En effet le bétail n'est pas regardé généralement par le paysan haïtien actuel comme un moyen d'exploitation agricole, c'est-à-dire

comme une usine de transformation de produits de faibles valeur (herbe, sons, etc...) en produits de haute valeur (viande, lait, œufs), cette transformation devant se faire dans les meilleures conditions possibles de rentabilité. Cette conception moderne du bétail est absente des préoccupations du paysan traditionaliste qui ne voit dans celui-ci qu'un moyen d'épargne.

Dans cette économie traditionaliste, le bétail remplace la Banque — le paysan place ses économies en achetant une bête et il gardera celle-ci jusqu'à ce qu'un fait social lui fasse nécessité d'avoir de l'argent disponible : mariage, enterrement ou envoi des enfants à l'école, etc. Dans cette conception aucune préoccupation de prix de revient ou de rentabilité. L'essentiel est de faire le moins de dépenses possibles pour maintenir l'animal en vie. Aussi, pas de pâturages : on déplace les animaux à la corde le long des routes, sur les champs de cannes ou de petit-mil après la récolte, on les emmène boire une seule fois par jour. Pas de nourriture spéciale pour les porcs et les volailles, qui courent librement autour des « cailles » se contentant de résidus de toutes sortes. Rien d'étonnant que dans ces conditions les productions soient très faibles : une vache donne moins de 500 litres de lait par an, un porc met trois ans à être prêt à la vente, une poule donne 40 œufs annuellement. C'est l'économie de « gaspillage » adaptée à la production animale.

Nécessité de développer l'élevage

De cette mauvaise conception est résultée une stagnation de la production animale, dans cette région ; alors que la population a décuplé depuis deux siècles, le cheptel a à peine augmenté, et même fortement diminué pour certaines espèces (ovins). Il en résulte que la disponibilité en produits animaux pour la consommation humaine est extrêmement faible — le chiffre de consommation moyenne actuelle a été estimé à 4,3 gr de protides d'origine animale par jour⁽¹⁾ alors qu'il devait être d'au moins 25 gr. C'est un des taux les plus bas au monde et qui explique tous ces cas de malnutrition si fréquemment rencontrés dans les campagnes d'Haïti.

Le développement actuel des exportations de viande, sans poser au préalable la nécessité d'une rationalisation de la production, n'a fait que rendre plus catastrophique cet état de chose, et a entraîné une diminution sensible du cheptel au cours des dernières années (20% en 7 ans pour les bovins de la Plaine des Cayes).

Il est donc indispensable de développer rapidement les productions animales, et le taux souhaitable pour rattrapper le retard,

estimé⁽¹⁾ à 13% par an, montre l'effort considérable qui doit être entrepris.

Du point de vue économique il est tout aussi nécessaire de développer cette production, puisqu'on calcule que plus de 100 millions de dollars sont investis dans le cheptel, pour une rentabilité très minime ou nulle. D'autre part, les importations de produits d'origine animale représentent une part importante (4 à 5 millions de dollars par an) et croissante des importations, alors que celles-ci pourraient être en grande partie évitées.

Si l'on considère l'aspect social, on constate que l'amélioration des productions animales se répercuterait sur toute la population paysanne ; en effet 90% de celle-ci pratique l'élevage. Les revenus de l'élevage rationnel ont, de plus, l'avantage d'être réguliers tout le long de l'année et non pas saisonniers. Certains même sont quotidiens (lait, œufs). L'amélioration qui peut en découler pour la vie de la famille paysanne est donc plus continue (amélioration de la santé par une meilleure alimentation, amélioration du niveau de vie par de plus larges revenus).

Enfin les productions animales sont intimement liées aux autres productions et aux autres programmes d'amélioration : pas de reforestation possible avec l'élevage libre, surtout de chèvres — pas de possibilité d'utiliser localement certains sous-produits industriels : sons et issues de minoteries, tourteaux d'huilerie, mélasses de sucrerie, etc., sans le développement rationnel de l'élevage.

Le tableau sommaire, brossé ci-dessus, montrant la nécessité de développer l'élevage, explique pourquoi le Gouvernement d'Haïti a demandé au Fonds Spécial des Nations Unies de l'aider à étudier les conditions optimales d'un développement de l'élevage et à en réaliser une démonstration dans une région spécifique. De là est né le Projet de démonstration de Zootechnie de la Plaine des Cayes, projet Gouvernemental réalisé avec l'aide du Fonds Spécial des Nations Unies. Les organes d'exécution en sont le Département de l'Agriculture d'Haïti, aidé par l'organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture (FAO).

CHOIX DE LA PLAINE DES CAYES

Le Gouvernement, aidé par la FAO, avait déjà fait un premier effort dans cette région pour stimuler l'élevage, par la création d'une beurrerie coopérative. Elle groupait environ 2000 éleveurs qui réclamaient une aide pour améliorer leurs élevages.

(1) Mission OEA-CEPAL-BID — Plan de Développement des Productions Animales en Haïti 1962 — par J. P. Grison, Expert FAO.

Une mission conjointe (Département de l'Agriculture — FAO — Point IV) avait étudié en 1960 un programme général de mise en valeur de cette région, et notamment un « plan d'amélioration des productions animales pour la Plaine du Sud ». Une autre mission (HAÏTI) — Banque Interaméricaine de Développement — FAO) étudiait peu après un « Plan d'Investissement pour la Plaine du Sud ».

Ces différents éléments conduisaient le Gouvernement à choisir la Plaine des Cayes, comme Projet de démonstration de Zootechnie. Les pourparlers entrepris dans ce sens avec le Fonds Spécial des Nations Unies aboutissaient finalement à la signature, au mois de Juin 1962, du Plan d'Opération de ce Projet Conjoint, et l'inauguration officielle du Projet eut lieu au mois d'Avril 1963. La fin du Projet est prévue pour fin Février 1966.

But du Projet

Le Projet consiste à mettre en place un programme d'amélioration du bétail dans la Plaine des Cayes et à entraîner le personnel technique haïtien à ces nouvelles méthodes, afin que ce programme se continue par la suite dans cette région d'une part, et soit étendu aux autres régions du pays ultérieurement d'autre part.

Méthodes de Travail

L'établissement d'un programme rationnel d'élevage supposait trois phases nécessaires :

- 1) l'étude complète des conditions agro-socio-économiques de la région ;
- 2) la détermination des méthodes les plus rentables d'exploitation du bétail ;
- 3) la vulgarisation de ces méthodes dans le milieu paysan.

Chacune de ces trois phases, pouvaient à leur tour être subdivisée selon trois secteurs d'amélioration :

- 1 — l'amélioration du milieu producteur humain
- 2 — l'amélioration du milieu producteur plante-animal
- 3 — l'amélioration du secteur économique.

I. — LA CONNAISSANCE DU MILIEU

Les premières enquêtes de base entreprises par le Projet ont permis de mieux connaître les caractéristiques du milieu, caractéristiques dont nous donnons ci-après un aperçu.

a) le milieu physique

La Plaine des Cayes est une grande plaine alluviale d'environ 20 kms de profondeur et mesurant à peu près autant de large à la base. Elle est ouverte vers le Sud-Est vers la baie des Cayes et la mer des Caraïbes, où elle se prolonge par quelques îlots, dont l'île à Vaches a une certaine importance.

Les alluvions qui la forment sont plus ou moins anciennes selon les endroits. Dans le Nord-Ouest, c'est-à-dire vers la dépression de Camp-Perrin on trouve une ancienne terrasse fluviale dont les alluvions ont été cimentées. Celles-ci sont recouvertes d'alluvions plus récentes, meubles, surtout au Sud de la Grande Ravine du Sud. Elles sont grossières en bordure de cette ravine et vers le haut de la Plaine, (Jansac, Savanette) de plus en plus fines vers le littoral.

La plaine s'abaisse régulièrement d'une centaine de mètres à Camp-Perrin, au pied du massif de la Hotte et du Pic Macaya (2347 m.) jusqu'au niveau de la mer où la côte est très basse et souvent marécageuse.

La Plaine est sillonnée de nombreuses rivières, toutes d'orientation Nord-Ouest—Sud-Est. La plus grande, La Grande Ravine du Sud, à régime torrentiel, sépare la Plaine en deux parties inégales, les 2/3 environ se trouvant à l'Ouest. La Rivière de l'Acul, qui borde la Plaine à l'Ouest a un régime analogue. Au contraire toutes les petites rivières qui sillonnent le bas de la Plaine de Torbeck sont alimentées par des sources provenant de la nappé phréatique sous-alluvionnaire et sont beaucoup plus régulières.

Les deux premières rivières alimentent des réseaux d'irrigation importants. Le canal Davezac, dont la prise est située en amont de Camp-Perrin, arrose la partie orientale de la Plaine (3550 ha.). C'est un des rares grands systèmes d'irrigation coloniaux qui n'ait pas été détruit ; il fonctionne depuis deux cents ans exactement. A l'Ouest, un nouveau système, le système de Dubreuil a été aménagé récemment pour remplacer l'ancien système colonial (dont il reste de beaux vestiges notamment un aqueduc qui traverse une ravine au Nord de Berault, bel ouvrage à arcades superposées, de 120 m. de long et d'environ 30 m. de haut). Malheureusement seuls les canaux primaires ont été terminés et les canaux de distribution n'ont pas encore été exécutés.

Avec d'autres systèmes d'irrigation de moindre importance, (Système Moreau, notamment) plus de 8000 hectares sont susceptibles d'être irrigués.



Par contre, dans le bas de la Plaine, les systèmes de drainage qui seraient nécessaires sont à peu près inexistant.

Climat

Les pluies sont abondantes dans la Plaine des Cayes, largement ouverte aux vents du Sud-Est. Elle est, malheureusement, de ce fait, très peu protégée contre les cyclones et elle a ainsi été ravagée par les cyclones « Flora » et, surtout, « Cléo », au cours des deux dernières années. (1963 et 1964).

Il tombe en moyenne un peu plus de 2 m. d'eau par an, avec deux saisons plus marquées : Avril à Juin d'une part et Septembre—Novembre d'autre part. La saison la plus sèche va de Décembre à Mars.

La température moyenne oscille autour de 25° en hiver et de 28° en été, avec une humidité relative de 65 à 80%.

Sols

Nous avons dit que la Plaine est de nature alluviale. Les sols qui en résultent sont très variés selon la nature et l'ancienneté de ces alluvions. Dans le haut de la Plaine et à l'Ouest de la Grande Ravine du Sud les sols sont grossiers, parfois très caillouteux et même rocheux, témoins d'inondations géologiquement récentes. La couche arable y est très mince, et les couches sous-jacentes très perméables, d'où une forte percolation des eaux de pluies ou d'irrigation. De tels sols, peu propices à la culture, seraient exploités plus rationnellement pour l'élevage.

Ailleurs les sols sont plus profonds, formés d'alluvions fines plus ou moins argileuses. Ce sont les plus fertiles et les plus aptes aux cultures : canne-à-sucre, cultures vivrières.

Dans la basse Plaine ces sols profonds ne sont plus utilisables que pour certaines cultures, du fait de la proximité de la nappe phréatique ; c'est la zone des rizières et des « Mazoumbel » et malanga.

Les analyses chimiques ont révélé que tous ces sols étaient très pauvres, notamment en azote et phosphore et mériteraient de recevoir des fumures organiques et minérales.

Cultures

Lorsque l'on domine la Plaine, du haut d'une colline, on est frappé par le nombre d'arbres que l'on y aperçoit et qui donne à cette plaine un aspect de « jardinage » plutôt qu'un aspect de

grandes cultures. Ce sont surtout des arbres fruitiers : manguiers et arbres à pain, plus denses vers l'Ouest ; cocotiers, surtout vers le rivage, bananiers, dans les endroits irrigués, goyaviers, corossoliers, sapotilliers, abricotiers, pommes cajou, orangers et citronniers.

La canne-à-sucre est la culture dominante de la Plaine, notamment dans sa partie orientale, à proximité de l'usine sucrière « Dessalines ».

Les autres cultures industrielles sont le tabac et le vétiver. Parmi les cultures vivrières, les plus répandues sont : le maïs, que l'on plante d'ordinaire au printemps en compagnonnage avec le pois et la patate, le millet, planté en été et récolté en hiver, spécialement sur les terrains secs ; le riz, cultivé au contraire, dans les zones marécageuses ; le manioc et, dans certaines régions (Laborde) les légumes (choux, tomates, aubergines, etc.) surtout en hiver.

Avant le Projet de Zootechnie il n'y avait pratiquement aucun pâturage amélioré dans la Plaine. L'herbe la plus commune, car résistante au surpâturage et à la sécheresse, est l'herbe angleton ou « Ti Madame » qui malheureusement est peu productive et peu appréciée par le bétail lorsqu'elle se lignifie (floraison).

Partout où elle est protégée, l'herbe de guinée est une autre herbe très commune, de valeur supérieure.

Cheptel

Les caractéristiques du bétail indigène présentent un trait commun à toutes les espèces : la très faible productivité.

Les bovins sont élevés surtout pour la boucherie, un peu pour la production laitière et parfois pour la traction (labours ou traction des cabrouets transportant la canne-à-sucre). D'introduction lointaine, ce bétail est assez variable dans son aspect extérieur, d'autant qu'en dehors de ces apports lointains, quelques croisements plus récents avec des zébus, ou des taureaux Brown-Swiss ou Jersey, ont apporté quelques modifications. Les types les plus fréquents sont sous robes noires unies ou brun à rouge avec raie dorsale claire.

Les porcins sont de type indigène, à poils noirs, à long museau et hauts sur pattes, généralement très maigres (cochons « planches »). On trouve quelques rares éleveurs ayant introduit des races étrangères : Duroc-Jersey et Poland-China.

Les chèvres ne sont pas aussi nombreuses que dans d'autres régions d'Haïti, et y causent donc moins de dommages. On trouve un peu de moutons dans certaines zones, très peu améliorés.

C'est peut-être parmi les volailles que l'on peut déceler le plus de traces de croisement avec des animaux améliorateurs. Malgré tout la production reste très faible. Comme ailleurs en Haïti, l'élevage des coqs de combat se pratique dans toute la zone et les « gaguères » sont toujours des grands lieux de réunion les samedis ou les dimanches.

RECENSEMENT DU BETAİL DANS LA PLAINE DES CAYES

1964

— <i>Equidés</i>	:	9019	
dont	:	chevaux	4495
		ânes	2494
		mulets	2030
— <i>Bovidés</i>	:	14.058	
dont	:	vaches	5091
		genisses et velles	3718
		mâles	5249
— <i>Ovins</i>	:	640	
— <i>Caprins</i>	:	6759	
— <i>Porcins</i>	:	27.883	
— <i>Volailles</i>	:	environ 100.000	

Le mode d'exploitation

L'enquête statistique nationale de 1950 avait fourni quelques renseignements sur la superficie moyenne des exploitations agricoles. Celle-ci se situe aux alentours de deux carreaux par famille. Etant donné qu'il existe un assez grand nombre d'exploitations importantes (plus de 50 carreaux) cela signifie que beaucoup de

familles doivent se contenter d'un carreau, ou parfois moins, pour vivre.

Une des premières enquêtes de base effectuées par le Projet a été d'étudier les activités d'une famille paysanne moyenne. Une dizaine de ces familles ont été choisies, avec beaucoup de soins pour être aussi représentatives que possible. Une étude de leur exploitation a d'abord été faite : composition de la famille, habitat, nombre, dimensions, situation des parcelles cultivées, cheptel, matériel d'exploitation. Ensuite durant un an ont été enregistrées toutes les activités de la famille, heure par heure, jour après jour. Tout ce qui était consommé était également pesé et noté. Les recettes et dépenses de la famille étaient également enregistrées. Une bonne connaissance du milieu social paysan a pu ainsi être obtenue, connaissance nécessaire à l'orientation du travail de vulgarisation.

C'est ainsi que l'on s'est aperçu que ces deux carreaux cultivés en moyenne par chaque famille se composaient d'une dizaine de petites parcelles, souvent très dispersées et parfois même très éloignées les unes des autres. L'habitat lui-même étant très dispersé (les « villages » n'existent pas) une des principales occupations des membres de la famille est remplie par les déplacements, pour se rendre aux champs, pour aller au marché, à l'école, à la rivière, etc...

Le paysan travaille d'autre part très peu dans ses champs ou à soigner son bétail et y consacre, en moyenne, à peine deux heures par jour. Son équipement pour ce faire est des plus réduit, la charrue est rarissime, l'outil aratoire le plus répandu est la houe, et le seul vraiment commun la machette. Les investissements en matériel d'exploitation agricole sont ainsi presque inexistantes et ne représentent que quelques dollars par famille.

Le paysan n'est jamais un pur agriculteur, il s'adonnera toujours à une autre activité, généralement un petit négoce (l'éventaire étant le plus souvent une chaise posée le long du chemin) ou parfois un petit artisanat : poteries, chapeaux tressés et vannerie, cordes de sisal, etc...

La diète alimentaire est généralement peu variée et est dominée par le rythme des saisons et des produits qui y sont disponibles. Les chiffres trouvés ont montré que, par rapport aux enquêtes faites dans d'autres régions du pays, le paysan de la plaine des Cayes se nourrit légèrement mieux qu'ailleurs et quantitativement et qualitativement. On constate néanmoins le même déficit protidique et surtout protidique d'origine animale, qu'ailleurs.

Commercialisation

D'autres enquêtes se déroulaient en même temps pour connaître les autres caractéristiques de production. L'étude des différents marchés et celle de la circulation des produits d'origine animale ont été effectuées.

Il existe un certain nombre de marchés ruraux qui ont pour traits communs d'être situés à la limite de la Plaine et des Mornes, de 15 à 20 km des Cayes et reliés à cette ville par des routes voiturables : Arniquet, Chantal, Ducis, Camp-Perrin, Maniche, Cavaillon. Ce sont des centres d'échange entre habitants des Mornes d'une part, habitants de la Plaine et citadins d'autre part.

Chacun de ces marchés comporte un marché aux bestiaux et un abattoir... ou plutôt une place réservée à l'abattage : car, s'il est assez pittoresque de voir les mises à mort qui ressemblent à des corridas, le dépouillement de la bête après lui avoir insufflé à la bouche de l'air sous la peau tandis que des aides tapent à coups redoublés sur celle-ci, comme sur un tambour, avec des bâtons pour la décoller ; les hordes de chiens essayant d'attrapper des restes ; la cuisson sur place des têtes, des pattes, etc... tandis que les quartiers de viande sont pendus aux branches des arbres et que toute la foule patauge dans le sang et la boue, l'hygiène d'une telle méthode est absolument inexistante.

Une autre enquête effectuée auprès des consommateurs de la ville des Cayes a révélé ce que ceux-ci souhaitaient :

— en premier lieu, amélioration de la qualité, de la fraîcheur et de la présentation des produits même si le prix de ceux-ci doit en être augmenté. En second lieu une diversification avec de nouveaux produits : fromages par exemple. L'enquête établie par classes sociales de consommateurs, a permis de se faire ainsi une idée des potentialités du marché de consommation.

II. — La détermination des méthodes d'élevage les plus rentables

La connaissance des conditions physiques et sociale d'exploitation ne suffit pas à déterminer les meilleures méthodes d'exploitation ; celles-ci doivent subir un tri, grâce aux travaux expérimentaux, avant d'être sûr de leur valeur et de pouvoir les vulgariser. Un centre d'expérimentation et de démonstration a donc été réalisé dans ce but : c'est la **Ferme Régionale d'Élevage de la Plaine des Cayes (FREPC)**.

Bien que ferme expérimentale, celle-ci a été choisie volon-

tairement de dimensions restreintes, afin de rester très démonstrative pour les petits exploitants. De plus, cette ferme, bien que ferme d'Etat, est dirigée par un Conseil d'Administration composé, à côté de techniciens du Département de l'Agriculture, d'éleveurs de la région.

La FREPC s'étend sur 25 ha. et fonctionne comme une ferme à orientation laitière, on y compare la productivité du bétail indigène, placé dans les meilleures conditions possibles d'exploitation, avec celles d'animaux sélectionnés étrangers (Brown-Swiss). Les premiers résultats ont montré que l'on pouvait considérablement augmenter la production des vaches indigènes par de meilleurs soins.

Plusieurs types de pâturage sont exploités et comparés, notamment ceux à herbe Pangola et, d'autre part, un mélange graminée-légumineuse : Herbe de Guinée et Kudzu tropical. De nombreuses espèces indigènes ou exotiques ont d'autre part été introduites et une collection agrostologique d'une cinquantaine de variétés permet de déceler les variétés les plus prometteuses qui sont alors mises en multiplication.

Ces pâturages sont exploités de façon rationnelle, par rotation : le bétail passe d'une parcelle dans l'autre au bout de quelques jours et ne revient sur la première que lorsque sur celle-ci l'herbe a complètement repoussé. Des abreuvoirs sont installés dans chaque parcelle, ainsi que des blocs à lécher (apports supplémentaires de minéraux).

Notons qu'une vache indigène vient de donner au cours de sa dernière lactation environ 3000 litres de lait, en 305 jours, ce qui fait 10 litres par jour (au lieu des 2 ou 3 généralement obtenus). Ceci grâce non seulement aux meilleures pâtures, mais à une traite rationnelle (les veaux sont séparés dès la naissance des mères et élevés sans contact avec celles-ci) et à la distribution d'aliments concentrés aux fortes laitières (sons mélassés).

Une salle de traite de 24 stalles, flanquée d'une part d'une salle d'aliments du bétail et, de l'autre, d'une laiterie et de cases à veaux, sert à l'exploitation laitière.

Une porcherie, de plein air, complète cet élevage, avec également une série d'essais comparatifs sur les meilleures variétés d'herbes pour pâturages à porcs. Elle peut recevoir huit truies mères et leurs portées.

Les poulaillers comprennent : un poulailler d'élevage pour l'élevage au sol de 600 poussins — un pâturage avec arches d'élevage pour jeunes poulettes en croissance — un poulailler de ponte

avec des batteries de ponte de 240 Cages, où sont enfermées les pondeuses. Des résultats extrêmement intéressants y ont été obtenus, avec des pontes atteignant 80%. Les pondeuses sont alimentées avec une ration composée pour 72% d'éléments locaux. L'apparition pour la première fois d'œufs sélectionnés, pesant près du double des œufs indigènes, présentés en boîte de 12, et de fraîcheur garantie, a été le premier apport tangible du Projet sur le marché des Cayes.

Ces méthodes d'élevage améliorées sont ensuite reprises chez un certain nombre d'éleveurs : élevages pilotes, ou fermes-pilotes de plus petites dimensions. Il en existe une dizaine répartie dans la Plaine, qui permettent de contrôler le bon emploi de ces méthodes dans les différentes zones de la Plaine. Ce n'est qu'ensuite que celles-ci seront vulgarisées partout.

D'autre part, des essais étaient effectués pour trouver de nouveaux débouchés aux productions animales et notamment pour l'utilisation utile du lait (jusqu'ici seule la crème était ramassée par la beurrerie). Des essais de fabrication de fromages ont montré que l'on pouvait facilement mettre en œuvre de telles fabrications en Haïti ; les types de fromages essayés avec succès ont été : le yoghourt ; le tête de Maure ou Edam, le Bleu, le Port-Salut et le Gruyère.

III. — La vulgarisation des méthodes améliorées

La connaissance du milieu étant acquise, ainsi que la détermination des meilleures conditions d'exploitation pour ce milieu, la phase de vulgarisation pouvait commencer.

a) la formation technique du personnel

Il fallait d'abord former les cadres subalternes techniques qui manquaient pour un tel programme. Dès le début du Projet des sessions de formation eurent lieu pour enseigner les méthodes rationnelles d'élevage au personnel en place : moniteurs et agents d'extension agricole, monitrices et agentes d'économie domestique, institutrices et instituteurs ruraux, etc? Des cours d'entraînement, théoriques et pratiques, ont ensuite été donnés pour former des cadres plus spécialisés :

- agents vétérinaires
- contrôleurs laitiers
- techniciens fromagers

De plus des stages pratiques avaient lieu sur la ferme expérimentale et des bourses de perfectionnement à l'étranger étaient

accordées à certains agronomes. En tout, plus d'une centaine de personnes ont reçu, à des degrés divers, une formation en matière d'élevage.

b) démonstration

En plus des élevages-pilotes et des fermes pilotes déjà mentionnés, d'autres démonstrations de techniques ont été effectuées au sein des écoles et ferme-écoles rurales : pépinières de plantes fourragères à partir desquelles les enfants peuvent prendre des boutures pour replanter chez eux. Poulailers de démonstration avec 24 pondeuses en cage, alliant les avantages des techniques les plus modernes aux petites dimensions de l'exploitation paysanne moyenne.

c) Campagne sanitaire pour le bétail

En même temps que l'amélioration des méthodes d'exploitation, une lutte sanitaire est entreprise, afin de combattre les maladies qui déciment le bétail ou qui diminuent fortement ses rendements.

Après avoir, dans un premier temps, fait une enquête sur les maladies existantes, des campagnes de protection sanitaire du bétail ont été mises en œuvre.

Chaque jour l'équipe vétérinaire se rend en un point de la Plaine, selon un programme établi un mois à l'avance. Quelques jours avant, une pancarte rappelle aux paysans la date et le lieu de rassemblement du bétail. Au jour dit ce sont 200 à 300 bovins, des équins, des ânes, des porcs, etc., qui sont rassemblés. On pratique alors :

— **l'aspersion du bétail**, avec des pompes d'aspersion, pour débarrasser les animaux de leurs parasites externes : tiques et mouches (ceci était ce que tous les éleveurs réclamaient en premier).

— **le traitement des animaux malades**, ou porteurs de parasites internes : vers, coccidies, etc. Après avoir examiné les selles des animaux, éventuellement le sang ou le lait, les malades reçoivent sur le champ la médication appropriée.

— **la vaccination** contre les maladies les plus répandues et causant le plus de mortalité (la peste porcine, la maladie de Newcastle des volailles, par ex.)

Au cours de l'année 1964, 3000 bovins ont été ainsi aspergés, 3696 examens et traitements ont été effectués, 75.000 poules ont

été vaccinées. Ces rassemblements d'animaux ont lieu en général à proximité d'une ferme-pilote, et les éleveurs peuvent ainsi voir, en même temps, la démonstration des méthodes rationnelles d'élevage préconisées. L'équipe vétérinaire repasse dans chaque point toutes les quatre ou cinq semaines.

d) la vulgarisation proprement dite

Toutes ces conditions préalables étant remplies, le travail auprès des petits exploitants peut commencer. Travail souvent difficile du fait que la majorité de ceux-ci sont analphabètes. Pour obtenir des meilleurs résultats ceux qui désirent améliorer leurs élevages sont groupés en comité d'élevage. Des cercles d'études sont organisés, avec ces comités, où sont discutés les problèmes d'amélioration de l'élevage, arrêtés les moyens d'action à mettre en œuvre, soit individuellement, soit collectivement.

Pour les éleveurs qui le désirent, des arrangements sont faits avec le Bureau de Crédit Agricole pour qu'ils bénéficient d'un prêt d'installation ou d'amélioration. Ce programme de prêts, qui a débuté au début de 1965, progresse très rapidement, soit pour l'établissement de pâturages, soit pour la création d'élevages de porcs.

Les éleveurs plus aisés peuvent se passer de prêts, ils reçoivent alors directement les conseils techniques des différentes sections du Projet et certains élevages sont actuellement tout à fait remarquables.

Vulgarisation fromagère

D'autre part, les techniques de fabrication locale de fromages ont été vulgarisées auprès des laiteries, non seulement de la Plaine des Cayes, mais aussi auprès des laiteries situées dans d'autres régions, c'est ainsi que des yogourts et des bleus sont fabriqués à Port-au-Prince et y sont commercialisés régulièrement. Au Cap, ce sont des Port-Salut et des Gruyères. D'autres fromageries sont en voie de construction dans des régions où n'existent pas d'autres débouchés pour le lait.

Pour soutenir la commercialisation de ces produits et, en conséquence, ouvrir de nouveaux débouchés aux produits de l'élevage, une publicité collective est faite par le Projet pour développer la consommation des yogourts et fromages haïtiens.

Remarquons que de telles activités entraînent le développement d'autres activités haïtiennes, c'est ainsi que les pots plastiques à yogourts et les capsules métalliques pour les fermer sont fabriqués en Haïti.

L'amélioration des débouchés commerciaux

Le meilleur stimulant pour l'amélioration et le développement des productions animales est cependant l'augmentation des débouchés commerciaux. Il ne servirait à rien de bâtir tout un programme d'amélioration si l'éleveur ne pouvait vendre convenablement ses produits. C'est pourquoi, à la suite de l'accord de base intervenu avec les représentants de la Banque Interaméricaine de Développement, l'Institut de Développement Agricole et Industriel (IDAI) a pu mettre en œuvre un programme d'investissement aux Cayes visant à atteindre cet objectif :

- reprise de la gestion de la Beurrerie du Sud
- construction d'un abattoir et de chambres frigorifiques
- fromagerie industrielle, pour le traitement au début de 2000 litres de lait par jour et la fabrication de fromages du type « Tête de Maure ».
- silos pour la conservation des grains, ce qui entraînera la régularisation du prix de ceux-ci au cours de l'année
- usine électrique qui facilitera d'autres installations privées
- station de quarantaine pour animaux améliorateurs en provenance de l'étranger

L'IDAI a d'autre part un programme de prêts aux agriculteurs soit pour la production céréalière, nécessaire aux productions porcine et avicole, soit pour l'amélioration des paturages et l'achat d'animaux reproducteurs sélectionnés.

Ainsi l'action entreprise par le Projet de Zootechnie est heureusement complétée par celle de l'IDAI.

Par ailleurs d'autres investissements privés ont été orientés vers l'élevage. Une fromagerie privée est en cours d'installation, sans qu'il y ait concurrence avec celle de l'IDAI car les types de fromages qui y seront fabriqués seront différents.

Cependant d'autres investissements sont encore nécessaires, soit d'ordre public (par exemple, amélioration des conditions d'abattage sur les marchés ruraux) soit d'ordre privé (charcuterie, ou comptoir de vente réfrigérés, etc...)

CONCLUSIONS

Le Projet de Zootechnie qui vient juste d'avoir deux ans d'activités est trop jeune pour avoir la prétention d'avoir déjà apporté des améliorations économiquement sensibles. Tel n'est pas non plus son but, celui-ci étant de montrer le chemin et de lancer



le mouvement. Mais l'on peut affirmer que la voie est ouverte et les agriculteurs ne s'y trompent pas, qui chaque jour défilent au bureau du Projet pour demander de les aider à améliorer ou à reconvertir leur exploitation d'élevage.

Il est certain que de larges possibilités existent pour la production animale en Haïti : de nombreuses régions peuvent s'adonner à l'élevage. Certaines même devraient être réservées à la production fourragère (sur les pentes trop fortes pour être cultivées sans entraîner immédiatement une rapide érosion).

Le Gouvernement, d'autre part, extrêmement intéressé par le travail déjà réalisé, a décidé d'étendre considérablement celui-ci en temps, en surface et en problèmes à résoudre.

En effet, on ne peut développer l'élevage de façon isolée, hors de son contexte agricole et économique. Le développement parallèle des productions agricoles en est un corollaire, tout comme celui des voies de pénétration, de l'organisation des marchés, etc...

C'est toute une région qui doit être développée dans son ensemble et en toutes ses valeurs.

C'est pourquoi un nouveau projet vient de faire l'objet d'un accord entre le Gouvernement d'Haïti et le Fonds Spécial des Nations Unies, visant au développement agricole et économique de toute la région Sud, depuis Fonds des Nègres jusqu'aux Anglais. Ce projet, qui englobera tous les aspects de la production, depuis l'utilisation des eaux, jusqu'à la commercialisation, en passant par la reforestation, l'agriculture, l'élevage, les voies de communication, la nutrition, etc... devra à son tour déterminer toutes les conditions optima de développement de cette région, entraînant ainsi les investissements productifs qui amèneront un mieux-être général pour toute sa population.

CARL BROUARD EST MORT

Par Pradel Pompilus

Beaucoup de gens, comme nous, n'ont pas voulu en croire leurs oreilles lorsque, dans la matinée du jeudi 25 novembre, le bruit commença à se répandre que Carl Brouard était mort. « Ce n'est point vrai, se disait-on, il n'était pas malade. On l'a bien vu, l'avant-veille, déambuler le long de l'avenue Boyer, un peu amaigri, il est vrai, et légèrement émêché, comme il lui arrive parfois. C'est la semaine dernière encore qu'il donnait dans le *Nouvelliste* des *propos littéraires* et mystiques, ordinairement si curieux, si libres et si reposants. » Pourtant la nouvelle s'est bien confirmée dans l'après-midi du même jour et surtout le vendredi 26 avec un entrefilet du journal *le Matin* : ainsi donc la voix de Carl Brouard venait de s'éteindre, cette voix si aimée qui, pendant près de quarante ans, avait modulé sous notre ciel tant de chants divers pour étancher notre soif de vie spirituelle, notre soif de beauté ; ainsi donc son cœur ardent avait cessé de battre, ce cœur qui avait soutenu toute la vie une longue lutte pour qu'Haïti fût, dans l'art et la littérature, le miracle nègre, comme la vieille Hellade fut le miracle blanc.

Dès 1928, Carl Brouard prenait une part active à la fondation et à la vie de la Revue Indigène, dont les collaborateurs voulaient, en réaction contre l'occupation américaine, restaurer la vérité et la sincérité dans nos arts et notre littérature, en évitant le pastiche des œuvres françaises et en tâchant d'être eux-mêmes aussi intégralement que possible. Leurs ambitions étaient immenses, autant qu'elles peuvent l'être dans des cœurs de vingt-cinq printemps. C'est Carl Brouard qui les exprime de la manière la plus frappante dans un témoignage rétrospectif publié en 1936 : « Nous remîmes en honneur l'assôtor et l'açon. Nos regards nostalgiques se dirigèrent vers l'Afrique douloureuse et maternelle. Les splendeurs abolies des civilisations soudanaises firent saigner nos cœurs. Virilement et glorieusement, puérilement aussi peut-être, nous jurâmes donc de faire de notre patrie le miracle nègre, comme la vieille Hellade fut le miracle blanc.

Aux splendeurs orientales de l'antique Saba, nous rêvions de mêler la raison latine et que de ce mélange conforme au génie

de notre race naquit une civilisation intégralement haïtienne ». (Voix de la génération de l'occupation et Revue Les Griots).

Six ans plus tard, Carl Brouard faisait partie de l'état-major de la Revue *Les Griots* avec Lorimer Denis, Clément Magloire fils et le docteur François Duvalier. Les articles de doctrine qu'il signe alors, soit seul, soit avec les autres co-directeurs de l'organe, ses vues sur le caractère nettement social et racial de notre littérature depuis 1915 sont d'une pertinence frappante. Mieux, il joint l'exemple à la théorie : il multiplie dans la même revue des contes folkloriques et des poésies qui s'inspirent en général de nos traditions et croyances populaires, de la beauté et de la douceur de nos paysages, de la nostalgie de la lointaine Afrique...

Quand la revue *Les Griots* eut cessé de paraître, Carl Brouard ne s'est pas éclipsé pour autant. Mais ses publications se firent plutôt lointaines dans les différents journaux de Port-au-Prince. Découragement ? Dessèchement provenant de l'abandon à la vie de bohème ou aux paradis artificiels peu stimulants en réalité ? On ne sait. Toujours est-il qu'après les fêtes organisées à l'occasion de son soixantième anniversaire et les hommages des plus hautes autorités du pays, il a repris la plume et donné dans le *Nouvelliste* et dans *Ad Libitum* des pages d'une très grande acuité de jugement et dont le mysticisme, — le christianisme, il faudrait dire, — et le traditionalisme ont étonné les lecteurs peu familiarisés avec l'ensemble de son œuvre. La position de premier plan qu'il a occupée dans le mouvement indigéniste et l'École des Griots pourrait prêter à quelque illusion sur le caractère de son inspiration. Mais l'indigénisme de Carl Brouard n'est pas un indigénisme étroit, fermé sur lui-même et qui puisse se réduire à un réalisme primaire. C'est un indigénisme sans frontières, qui intègre largement des éléments nouveaux tels que les croyances vodouesques, un indigénisme sans frontières qui n'exclut pas non plus les élans les plus personnels et les plus intimes de l'âme humaine, tels que la lutte éternelle, dans l'être humain, de la chair et de l'esprit, des ténèbres du doute et des clartés de la foi, l'amour de la vie et l'angoisse de la mort. Cet aspect de l'œuvre de Carl Brouard qui le rapproche de Villon, de Verlaine ou de Baudelaire, nous la revendiquons comme nôtre tout aussi bien que l'aspect local ou créole.

Profondément émue par cette disparition inattendue, *Conjonction* s'incline respectueusement devant la mémoire de ce poète véritable. Elle prie la famille éplorée d'agréer l'expression de ses plus vives condoléances.

Par delà la tombe, le poète continue de nous bercer de ses chants : son œuvre perpétue sa présence parmi nous. Voici, en hommage à sa mémoire, quelques-unes des poésies les plus caractéristiques du génie de Carl Brouard.

J'AI PEUR

*J'ai peur de frôler vos doigts si bruns
si longs.*

*J'ai peur de vos yeux, de vos regards, de
vos sourires, de votre nom parfumé comme
un jasmin du Cap.*

*J'ai peur même d'appuyer trop longtemps
mon regard sur votre cher visage.*

AUMONE D'AMOUR

*Dans les mains tremblantes du mendiant
tu déposes l'aumône — bien-aimée.*

*Aux lèvres avides de l'assoiffé tu portes
la cruche d'argile, bien-aimée.*

*Au mendiant d'amour, tu refuses l'aumône
d'un regard.*

NOSTALGIE

*Tambour,
quand tu résonnes
mon âme hurle vers l'Afrique.*

*Tantôt
je rêve d'une brousse immense,
baignée de lune,
où s'échevèlent de suantes nudités,*

*Tantôt d'une case immonde,
où je savoure du sang dans des crânes humains.*

SOLITUDE

*Seul dans ma chambre.
Il pleut.*

Je pense à vous.

*Ah ! si vous m'aimiez un peu,
le monde serait mort à mes yeux,
puisque je ne penserais,
je ne verrais,
je ne vivrais que par vous.*

*Aujourd'hui,
des indifférents ont prononcé votre nom
et mon cœur a battu très fort.*

*Mon Dieu, que je suis bête !
Si je possédais un objet de vous
peut-être
ma tristesse serait moins lourde à porter.*

*Mais...
à quoi bon me leurrer d'espoirs fous,
de rêves vains,
vous portez l'indifférence
comme on porte une fleur à son corsage.*

MA MUSE

*Ma muse
est une courtisane toucouleure.
des dents blanches,
une cascade de fous rires
des sanglots profonds jusqu'à l'âme.
un tumulte sonore
de bracelets et de verroteries.*

*Ma muse
est une courtisane toucouleure.
Voyez comme elle est belle
avec de la poudre d'or dans ses cheveux
de l'antimoine sur les paupières
et du henné
empourprant ses lèvres épaisses
mais fondantes comme une
mangue*

*Ma muse
est une courtisane toucouleure.*

NOUS

*Nous,
les extravagants, les bohèmes, les fous.*

Nous
qui aimons les filles,
les liqueurs fortes,
la nudité mouvante des tables
où s'érige, phallus,
le cornet à dés.

Nous
les écorchés de la vie, les poètes.

Nous
qui aimons tout,
tout ;
l'église,
la taverne,
l'antique,
le moderne,
la théosophie,
le cubisme.

Nous
aux cœurs
puissants comme des moteurs,
qui aimons
les combats de coqs
les soirs élégiaques,
le vrombissement des abeilles
dans les matins d'or,



VOUS

Vous,
les gueux,
les immondes,
les puants :
paysannes qui descendez de nos mornes avec un
gosse dans le ventre,
paysans calleux aux pieds sillonnés de vermines,
putains,
infirmes qui traînez vos puanteurs lourdes de mouches.

Vous
tous de la plèbe,
debout !
pour le grand coup de balai.

*Vous êtes les piliers de l'édifice :
ôtez-vous
et tout s'écroule, châteaux de cartes.*

*Alors, alors,
vous comprendrez que vous êtes une grande vague
qui s'ignore.*

*Oh ! vague,
assemblez-vous,
bouillonnez,
mugissez,
et que sous votre linceul d'écumes,
il ne subsiste plus rien,
rien*

*que du bien propre
du bien lavé,
du blanchi jusqu'aux os.*

ANTILLES

*Pays charmeurs, Antilles de saphir
Martinique, Iles Turques, les Grenadines,
Haïti.*

*Noms chantants et qui sonnez
comme des grelots d'or
et qui bercez doucement comme un hamac.*

*Antilles ! Antilles d'or !
vous êtes d'odorants bouquets
que bercent sur la mer les vents
alizés, îles de saphir,
où la lune baigne d'argent
les palmistes
cependant que là-bas résonne
sourd, le tam-tam.*

CROIX-DES-MARTYRS

*A la Croix-des-Martyrs
les jours
que ne rythme aucune horloge sonore
s'écoulent calmes, paisibles
comme un ruisseau.*

*La petite église silencieuse
est toujours là,
et le gazon vert
les cretonnes.
les paresseuses rouges, lentement oscillent.
Sur l'écran de la vie
les heures passent au ralenti.*

*Le ciel est noir
Le vent siffle,
et les vagues furieuses
balottent ça et là le frêle boumba.*

*Puissant Agouey,⁽¹⁾
loa⁽¹⁾ à la chevelure glauque
aie pitié de nous
Si tu nous délivres du péril
nous te donnerons un foulard vert,
des sirops onctueux,
de succulents gâteaux faits à Port-au-Prince.*

AFRIQUE

Tes enfants perdus t'envoient le salut, maternelle Afrique. Des Antilles aux Bermudes, et des Bermudes aux Etats-Unis, ils soupirent après toi. Ils songent aux baobabs, aux gommiers bleus plein du vol des toucans. Dans la nuit de leur rêve, Tombouctou est un onyx mystérieux, un diamant noir, Abomey ou Gao. Les guerriers du Bornou sont partis pour le pays des choses mortes. L'empire du Manding est tombé comme une feuille sèche.

Et partout la misère, la douleur et la mort. Dans quel lieu n'égrènent-ils pas l'interminable rosaire de leurs misères ?

Les fils paieront la faute des pères jusqu'à la quatrième génération, as-tu dit Seigneur. Cependant, la malédiction des fils de Cham dure encore !

Jusques-à quand, Eternel ?

(1) divinité du culte Vaudou.

Consolation des affligés, élixir des souffrants, source des assoiffés, sommeils des dormants, mystérieux tambour nègre, berce les chamites nostalgiques, endors leurs souffrances immémoriales.

Rose d'amour, violette d'humilité, lis très pur, fleur des fleurs, vierge Mère, ave... L'enfant de chœur pieux, doux, si sage et qui lançait des pétales de flamboyants, des boules de neige de stragornia sur le passage du Saint-Sacrement, maman, où donc est-il ? Hélas ! d'abîmes, il a roulé jusque dans la mare boueuse, fétide, collante de la débauche et de l'ivrognerie et, las, désespéré, les bras fatigués, il tente d'en sortir. Rose d'amour, violette d'humilité, lis très pur, fleur des fleurs, vierge Mère, ave...

LA DESTINEE DE CARL BROUARD

A mon père

I

LA FORMATION DE LA PERSONNALITE

« *Les passions de l'amour sont innées* ».

C. B.



Pour essayer d'éclairer le visage énigmatique de Carl Brouard, il semble nécessaire d'interroger d'abord son enfance. Y chercher ce qu'elle eut d'insolite pour tenter de comprendre et l'étrange existence du poète et sa déconcertante évolution littéraire.

Nous irons dans ce domaine avec prudence, notre enquête ayant dû se limiter à quelques rares personnes ayant connu Carl enfant. De plus, qu'on le veuille ou non, il n'est guère séant, lorsque les cendres d'un mort sont encore tièdes, de se livrer à une sorte d'autopsie de sa conscience.

Nous appelons « *enfance de Carl Brouard* », les treize premières années de son existence. Cette période s'étale donc de la naissance (1902), à l'année 1915, qui, on le sait, marqua le début de l'occupation de notre pays par les forces armées américaines.



Cette enfance fut paisible, le père de Carl, alors négociant important de Port-au-Prince, faisant vivre largement la famille. Carl, son frère cadet et ses deux jeunes sœurs connurent des jours insoucians dans une vaste maison entourée d'arbres et de fleurs, et située, à cette époque, à quelques pas seulement de la campagne verdoyante.

Plus tard, le poète évoquera ce lumineux passé, temps heureux où il voyait de sa fenêtre, danser au clair de lune les fées de son enfance, ou poursuivait dans le soleil les papillons de la Saint-Jean.

« *Mimose et Naga*⁽¹⁾, écrira-t-il alors, non sans mélancolie, *s'en vont cueillir la fleur merveilleuse du calbassi*⁽²⁾ et les « *bons capitaines* »⁽³⁾ dans les buissons, au bord des haies, tout comme moi, lorsque j'étais petit » (page 79)⁽⁴⁾.

Ces jeux charmants, il les poursuivait à la maison avec ses jeunes sœurs. A 12 ans, découvrant le Moyen-Age, il inventa un univers féodal rempli des exploits de chevaliers, du tumulte des croisades et de l'écroulement des châteaux-forts. Il jouait à fond, construisant des maquettes pour donner des ailes à son imagination, et son lyrisme contagieux entraînait dans son rêve éveillé ses cadettes éblouies.

Ces fantaisies n'étouffaient pas chez lui l'humour. Il avait décoré de noms prestigieux les coqs et poules de la maison, les appelant Olivier ou Berthe au grand pied, le sire de Coucy ou Aude au bras blanc. Lorsque, sous le couteau de la cuisinière, expiraient les nobles volatiles, c'était l'occasion pour l'enfant d'en informer solennellement le monde. Comme ce jour où il annonça à sa sœur Carmen atterrée : « Bayard est tombé au champ d'honneur ».

Il croyait cependant tellement à son rêve, que longtemps plus tard lorsque la précoce vieillesse approchera, et qu'il se remettra à prier le Dieu de son enfance, on retrouvera curieusement ces noms, éparpillés dans les litanies qu'il nous a laissées. Ecoutez sans sourire ces oraisons inattendues.

(1) Mimose et Naga, petits noms des deux filles de Carl Brouard. La première, née en 1940, s'appelle Cléomie, du nom de sa grand-mère paternelle. La seconde, Olga, née en 1942, est entrée en religion.

(2) Arbre fruitier donnant de toutes petites grenadines.

(3) Fleurs sauvages blanches, à fruits rouges.

(4) Les citations de Carl Brouard sont extraites de « *Pages retrouvées* », Edition Panorama, 1963.

« Dame du ciel, ayez pitié de Thomas de Marle et du chevalier de la Licorne » (p. 145).

« Trinité Sainte qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de Renaud de Boulogne » (p. 146).

Même les « âmes violentes des sires de Coucy » (p. 148) ne seront pas oubliées.

Ce penchant à la rêverie a donc été une des plus profondes tendances du poète. Il parvint même, dans son âge mûr à « vivre le Rêve » (p. 59) à volonté, selon une technique parfaitement simple. Ni alcool, ni laudanum, ni conaïne. « Pas besoin de ces excitants pour exalter le Rêve, dira-t-il. Tout au plus des bouquins de métaphysique, de mysticisme et de conte de fées » (ibid.)

Cette inclination, Carl Brouard, dans un cri inoubliable, nous a révélé pourquoi il l'avait systématiquement cultivée.

« O monde, proclamera-t-il, monde trop brutal, je te refuse tel que tu es. Aussi ai-je refermé les portes de mon âme afin de contempler le Rêve plus vrai que le Réel, et que je contemplerai face à face lorsque mes yeux mortels se seront clos pour toujours » (p. 126).

Il y a encore d'autres particularités dans cette enfance. Ainsi Carl Brouard n'a pas été de façon régulière un écolier.⁽¹⁾ Pour des raisons difficiles pour l'instant à percer, il fut confié très tôt à des professeurs qui, tantôt chez lui, tantôt chez eux, lui donnèrent des leçons particulières.

N'ayant pas de camarades de classe, il n'apprit pas à se soumettre à une discipline collective. Il ne profita pas du bien-faisant contact avec les condisciples, contact indispensable à la formation de la volonté, à l'assouplissement du caractère, au développement du sens social.

Dans ses rapports avec ses sœurs, ses parents, les serviteurs, il se livrait à des extravagances que la résistance du milieu scolaire n'aurait probablement pas tolérées. Tel jour, il menaçait de se jeter par la fenêtre parce qu'il avait mal aux dents. Tel autre, après avoir ameuté la maison parce qu'un chien l'avait mordu au doigt, il refusa de se laisser soigner, déchaînant une violence impossible à contenir.

(1) Il a fréquenté l'école maternelle « Erima Guignard », puis pendant quelque temps, le « Petit Séminaire Saint-Martial ». Il fut ensuite confié à Jean-Charles Pressoir et à ses collaborateurs pour un enseignement individuel.

Il fut ainsi toute sa vie incapable d'accepter une contrainte, incapable de se contraindre.

Tel nous paraît, à traits rapides, le visage de cet enfant sensible à la nature, épris de rêverie et rebelle à toute discipline.

Années de crise

Voici le moment où l'adolescent va naître. Et c'est alors, en 1915, qu'un événement extérieur auquel il ne s'attendait pas, va le frapper en plein cœur, en même temps qu'il secouera toute la nation. Les « *marines* » américains débarquent.

Carl Brouard a 13 ans. L'impression que cette intervention fit sur lui, il nous l'a confiée dans un de ses textes en prose : « 28 juillet 1915. *L'Américain foulait notre sol. Bien qu'alors en pantalons courts (...) la mélancolie dilata nos yeux* » (p. 77).

L'amour spontané du sol natal se transformera alors chez lui en adoration de la patrie, de notre peuple, de nos mœurs, de nos coutumes. L'univers de l'enfance féodale s'écroule. L'adolescent ouvre les yeux sur un autre monde, et il ne lui est pas nécessaire, cette fois, de déclencher les mécanismes du rêve, pour le trouver, celui-là, d'emblée, merveilleux. Le chevalier médiéval a découvert sa dame et sa querelle. Ce sera son pays à connaître, son pays à aimer, en attendant que l'occasion vienne, par le talent qu'il sent naître en lui, de le défendre.

Mais treize ans, dans la vie secrète de tout homme, est aussi un âge difficile. C'est celui de la puberté. Les amarres bienheureuses qui semblaient ancrer l'enfant pour jamais à sa famille, soudain se distendent et se rompent. Porté par le second essor de la sexualité, il découvre son autonomie et doit faire douloureusement la conquête de son indépendance.

C'est ici le lieu de s'étendre un peu sur les rapports affectifs de Carl Brouard et de sa mère.

Madame Cléomie Brouard, d'origine allemande, descend d'une longue lignée de huguenots. Quoique convertie elle-même, durant son enfance, au catholicisme, elle a subi fortement, à travers l'éducation rigoriste de sa grand-mère, l'influence protestante.

De l'avis général, tout en étant une excellente personne (à laquelle Carl doit beaucoup de ses meilleurs traits, comme la simplicité dans les rapports avec les humbles) elle n'extériorisait pas ses sentiments, et tout spécialement son affection maternelle. On peut penser que cette femme qui aima profon-

dement ses enfants et qui mourut peut-être de chagrin du fait de la déchéance sociale et morale du poète, ne sut pas se *montrer* pour tous ses petits suffisamment maternelle, suffisamment mère.

Ses principes puritains d'éducation, tout en ne relevant pas particulièrement de la dévotion, attribuaient une grande place à la notion de péché. D'où son visage austère. D'où aussi la surveillance exacte qu'elle exerçait sur ses enfants, contrôlant leurs lectures et leurs fréquentations, refusant même de sacrifier à cette charmante habitude des gosses de chez nous de « *passer la journée* » les uns chez les autres.

Que Carl ait passionnément aimé sa mère, cela ne fait guère de doute. A partir de la mort de cette dernière, survenue en 1945, il parla toujours d'elle en termes attendris, la présentant, très sincèrement d'ailleurs, sous des traits si flatteurs que ceux même qui avaient connu la défunte trouvaient qu'en l'occurrence le poète en mettait trop.

Chose curieuse cependant, Carl Brouard, dans toute son œuvre, ne fait absolument aucune allusion à elle. De plus, à travers certaines réponses, certains silences notés au cours de notre enquête, nous avons pu comprendre que les relations du jeune homme et de sa mère n'ont guère été de tout repos.

L'adolescent, en effet, bien vite, avait pris l'habitude de la choquer. Il lui manifesta ainsi son indépendance par le choix de ses lectures. Dès 14, 15 ans, il se jeta dans le XVIII^{ème} siècle français, affectant d'en savourer le libertinage. Il se plaisait aux contes de Voltaire, aux essais de Diderot, aux discours de Jean-Jacques ; il dénicha même des poètes érotiques, comme ce Pierre Auguste Bernard, dit *Gentil-Bernard* (1708-1775) aujourd'hui justement oublié, mais dont les vers licencieux firent les délices de « *l'aimable Régence* »⁽¹⁾.

Toujours par opposition à sa mère sans doute, il s'intéressa à la littérature hindoue, s'enivra de doctrines fatalistes, apprit par cœur les voluptueux quatrains d'Omar Kheyyam, et se plut à déclamer avec flamme ses « *invitations à vider la coupe* »⁽¹⁾.

(1) *Gentil-Bernard*, tel sera le titre d'un des courts poèmes d'« *Ecrit sur du Ruban rose* ». Paradoxalement, le personnage que Carl Brouard évoque dans cette poésie ne ressemble guère à l'auteur libertin qu'affectionnait Voltaire.

(2) Titre d'un poème en prose de C. B. (p. 139).

Cette violence, ces excès semblent être cependant une persistance infantile (et inconsciente) de l'amour du jeune Carl pour sa mère, en même temps qu'une façon violente et déclarée de s'en déprendre.

S'en déprendre d'abord parce qu'une rivalité plus ou moins latente l'opposait à son frère cadet, Max. Cléomie Brouard, que nous avons décrite comme un être peu enclin aux transports maternels, manifestait pourtant pour Max, frappé d'une maladie incurable, une préférence compréhensible et, dans une large mesure, légitime. Carl, plus sensible que ses sœurs, semble en avoir pris tout spécialement ombrage. De là peut-être, ces relations acides, mais ne présentant, somme toute, dans nos milieux, rien de très exceptionnel.

Ne faut-il pas alors essayer, dans la complexité de ces rapports familiaux, de pousser encore plus loin l'exploration ?

Psychologie des profondeurs

On nous permettra ici d'aller à Freud.

Qu'on comprenne notre souci de voir clair, et on nous pardonnera aisément ce qui pourrait passer pour de l'irrévérence. Et comment résister, quand il s'agit de Carl Brouard, au désir d'invoquer la psychanalyse lorsque, parmi les notations laconiques de la dernière période de la vie du poète (celle de son retour à la foi de son enfance) on rencontre cette phrase bouleversante par son raccourci, et lourde du secret qu'elle semble renfermer : « *Freud ne se comprend bien que lorsqu'on est bien près de la mort* » (p. 141)

Rappelons, pour débiter, comment, dans son « *Introduction à la Psychanalyse* », le fondateur de cette thérapeutique souligne l'importance de ce qu'il appelle « *l'orientation du choix pendant la puberté* » :

« *A partir de cette époque, dit-il, l'individu humain se trouve devant une grande tâche qui consiste à se détacher des parents ; et c'est seulement après avoir rempli cette tâche qu'il pourra cesser d'être un enfant, pour devenir membre de la collectivité sociale. La tâche du fils consiste à détacher de sa mère ses désirs libidineux, pour les reporter sur un objet réel étranger, à se réconcilier avec le père s'il lui a gardé une certaine hostilité... Ces tâches s'imposent à tous et à chacun ; et il est à remarquer que leur accomplissement réussit rarement d'une façon idéale,*

c'est-à-dire avec une correction psychologique et sociale parfaite »⁽¹⁾.

Cette tâche, Carl Brouard, pour des raisons physiologiques et psychologiques qui seront peut-être éclairées un jour, ne nous paraît pas, durant son adolescence, l'avoir menée à bien.

Se déprendre d'une mère, adorée dans les profondeurs de l'inconscient, et à qui, dans la vie consciente, on témoigne une hostilité manifeste, tel fut chez le jeune homme, le conflit majeur à surmonter.

Glorifier spéculativement le péché, fut le moyen que l'adolescent crut d'abord avoir trouvé. Mais bientôt de la lettre, il passa à la chose. Cela lui fut facilité par le départ de toute la famille pour la France, où l'on comptait faire suivre à Max un long traitement. Il fut décidé, pour des raisons non encore élucidées, que l'adolescent ne rejoindrait ses parents que quelques mois plus tard. Confié à des amis moins rigides, il s'émancipa rapidement. Il connut l'amour et ses jouissances. Mais tragiquement, curieusement (logiquement ?) « l'objet réel étranger » sur lequel « il reporta ses désirs » (pour reprendre la terminologie freudienne) fut une femme plus âgée que lui. Nette-ment plus âgée, disent certaines confidences.

Qui est cette femme dans son œuvre ? Des diverses Muses qu'il a chantées en leur donnant chacune un nom, lequel désigne celle qui l'a aidé si douloureusement, si incomplètement, à naître au monde de l'homme ?

Est-ce cette Azéïma, cette femme dominatrice, à laquelle, voulant mettre d'accord son affection et sa sensualité, il se livra, heureux, en sa maîtresse, de trouver un maître, — amant et fils en même temps comblé ?

« Sur moi, dit-il, Azéïma jouissait d'un avantage immense. Pour être tout à fait juste, j'ajouterais que cette dépendance, d'ailleurs heureusement acceptée, je ne l'eusse pas admise d'un homme, parce que ma fierté eût fait automatiquement irruption. Ainsi donc, les rôles étaient curieusement renversés : j'apportais une mentalité toute féminine. Azéïma, tout juste le contraire » (pp. 26-27).

Texte étrange, mais révélateur, nous faisant voir, vers ses dix-huit ans, le jeune Carl Brouard amoureux à lier d'une femme qui, par l'âge pourrait être sa mère, mais qui, par l'instruction, l'éducation, et surtout la condition, en est l'exact opposé.

(1) Introduction à la Psychanalyse, p. 317, Payot, 1965.

Il est clair que la tâche dont parlait Freud, n'a pas été, dans ce cas, accomplie « avec la correction psychologique et sociale » requise.

Les mystères de Paris

Rien pourtant n'est perdu. Deux ou trois ans après le départ de ses parents, Carl Brouard, en 1922, les rejoint à Paris. Et dès son arrivée, il y rencontre une jeune femme, Mademoiselle L. M., plus âgée que lui de cinq ans environ, et à qui il dédiera plus tard « *Écrit sur du Ruban rose* », la seule plaquette de vers qu'il ait lui-même publiée. Cette demoiselle fréquentait assidûment la famille, étant la secrétaire du commissionnaire parisien de M. Raphaël Brouard, lequel continuait, en France, son négoce avec Haïti.

Séduisante, intelligente, d'esprit déjà mûr, elle nous apparaissait comme la « solution » psychologique naturelle des problèmes affectifs de Carl. Auprès d'elle, avec elle, les complexes œdipiens auront à se dissiper, à se résoudre, et Azéïma s'enfoncera dans les brumes amicales du passé.

Du moins cela devrait être ainsi.

Mais Carl est petit, fluet, affligé d'une protubérance au front : n'étant pas comme les autres, il se croit laid. Aussi, avec ses yeux médiévaux, regarde-t-il la jeune femme comme quelque « princesse lointaine ». Naissent en lui un amour intense et l'espoir délirant d'être aimé tel qu'il est. Craignant d'exprimer ses sentiments, mais brûlant de les faire partager, il finit par se trahir. Mademoiselle L. M. s'en amuse comme d'un enfantillage, mais sentant que le jeune garçon persévère, elle prend le parti résolu de l'indifférence⁽¹⁾. Passent des semaines douloureuses, jusqu'au jour où Carl croit deviner que sa « dame à la tour » semble éprouver pour M. Raphaël Brouard, son père, un sentiment d'amitié auquel l'amour ne serait pas étranger. Et que peut-être...

Il n'y a plus qu'à s'écarter.

Tragiquement, la passion qui devait le sauver, l'enfonce plus profondément dans les errements affectifs de son enfance. On

(1) L'importance de l'amour de C. B. pour Mademoiselle L. M. m'a été révélée (et je l'en remercie ici) par le Frère Raphaël, à qui le poète s'était confié à l'époque de son jubilé en 1962. Carl avait dit alors à notre historien des lettres que « *Ruban rose* » était sorti de cet amour malheureux.

se rappelle que Freud, dans son analyse de liquidation du complexe d'Oedipe, au tournant de la puberté, avait signalé que la tâche de l'adolescent, auparavant en compétition avec son père dans son amour pour sa mère, était de « se réconcilier » avec ce dernier.

Or, au moment où elle allait se produire, cette nécessaire « réconciliation » se trouve contrecarrée par l'amitié amoureuse que Carl a découverte, ou a cru découvrir. A l'ancienne et inconsciente rivalité, s'en ajoute une nouvelle qui ne peut que rejeter le jeune homme dans les ornières de jadis.

Il lui restait là-bas son île. Son île et Azéïma. L'adolescent trouva des arguments si convaincants (et si violents ?) qu'on dut le laisser rentrer. Il n'avait passé que six mois en France, et n'y retournera plus.

Le séjour parisien de Carl Brouard n'est pas seulement important pour la compréhension de sa vie affective. Il a aussi joué un rôle déterminant dans l'évolution de sa pensée.

Le libertinage du XVIII^{ème} siècle n'avait évidemment pas comblé le vide que l'abandon du catholicisme avait laissé chez Carl. Le même intérêt manifesté avant son départ d'Haïti, pour l'hindouisme, l'orienta à Paris vers la théosophie, et spécialement vers la société de l'Anglaise Annie Besant⁽¹⁾.

(1) En quelques mots, et sur la foi d'une enquête menée auprès de quelques spécialistes haïtiens de la question, nous pouvons résumer ainsi la conception du monde des théosophes, telle, à peu près, que la connut Carl Brouard.

A l'origine de tout ce qui est, il y a une force, une énergie impalpable qui parcourt un cycle évolutif selon des lois qui lui sont propres. A un certain moment, cette énergie ralentit ses vibrations, ce qui provoque sa transformation progressive en divers degrés de matière, et finalement en nature physique.

Au cours de ce développement, la force, initialement située en dehors de nos catégories d'espace et de temps, passe par sept plans successifs avant d'aboutir au stade actuel qui est le monde dans lequel nous vivons. Mais ce dernier palier, chez l'homme, loin d'être la négation des précédents, en est la synthèse supérieure. Aussi dans notre individualité, les éléments du minéral, du végétal et de l'animal se retrouvent-ils, mais associés à des éléments suprêmes plus proches de l'énergie première. Nous sommes ainsi le chef-d'œuvre de cette transformation.

Cette évolution cependant n'est pas achevée, car l'énergie, actuellement, n'est pas au bout de ses métamorphoses. Dans son développement elle aboutira plus tard à la production d'un homme moral et social supérieur à nous. L'humanité vivra enfin dans la sainteté.

Au bout de cette évolution, un développement inverse sera entamé. La matière, augmentant progressivement ses vibrations, se résorbera

Il crut trouver dans cette doctrine la réponse aux diverses questions métaphysiques qui déjà le tourmentaient : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Sur quoi le mal se fonde-t-il ? Quel est le sens de notre destinée ? Dieu existe-t-il, et, en ce cas, comment le connaître ?

Adeptes chaleureux et sincères de la théosophie, le jeune Carl Brouard, à Paris, s'initia de plus au yoga et le pratiqua. Il chercha dans les techniques du yogisme un moyen efficace de contrôler la totalité de son comportement biologique, afin, en se maîtrisant lui-même, de progresser de façon incessante dans la voie morale.

Cette ascèse complétait à ses yeux l'enseignement théosophique, puisque elle offrait les moyens d'atteindre à la perfection intérieure ardemment désirée.

Dans leur appartement parisien, les Brouard furent contraints d'endurer ce qu'ils considéraient comme les nouveaux caprices du jeune homme. Tels son régime alimentaire excluant viande et œufs, au désespoir de la cuisinière, et son entraînement « sportif » exigeant parfois des bains froids en plein salon.

On peut supposer que le regret de voir partir l'adolescent pour Port-au-Prince, fut teinté, pour ses proches, de quelque soulagement !

**« La meilleure et la plus chérie,
Est celle que l'on trouve au retour »**

(A. de Musset)

Carl Brouard revient donc seul au pays. Le sentiment de libération qu'il a alors éprouvé, il l'a consigné dans un poème écrit au cours de son voyage, et qu'il publiera cependant beaucoup plus tard.⁽¹⁾ Il y décrit sa vie à bord du bateau français

peu à peu en énergie pure, en passant à reculons par toutes les étapes qu'elle avait parcourues pour être. La boucle sera alors bouclée. L'énergie première reconstituée entrera dans sa période de sommeil, jusqu'au moment où, se mettant en branle de nouveau, elle inaugurerait un autre cycle

L'homme, considéré dans son individualité, passe lui-même, d'une enveloppe corporelle à une autre, se réincarnant à travers les formes humaines, et s'élevant sans cesse vers une moralité plus grande, à condition de pratiquer courageusement la vertu.

Lorsque l'évolution se fera en sens inverse, la personnalité que nous aurons acquise, retournera à l'énergie première sans s'y diluer, sans s'y fondre, et ainsi pourra jouir très consciemment de son bonheur.

(1) Après son premier recueil « *Écrit sur du ruban rose* ».

« *Le Macoris* » (p. 34), (d'où le titre de la poésie), et, avec un humour si l'on peut dire « déboutonné », il nous confie :

*Passagers peu nombreux
et guère amusants.
Je me suis lié d'une étroite amitié
avec un jeune prêtre armoricain
neurasthénique et charmant,
malheureusement constipé par le roulis
et auquel je passe des pilules laxatives.
Nous parlons de Sainte-Thérèse,
de Saint-Jean de la Croix,
du poète breton Anatole le Braz.
Le soir, après dîner,
nous faisons d'interminables parties de dominos
tout en ingurgitant de l'orangeade
Aussi je pisse énormément.
Oh ! douceur de satisfaire ses besoins naturels.*

Ce poème que nous avons voulu reproduire en entier résume admirablement, à notre sens, la personnalité du gamin, du « *vo-you* », qui, en cette année 1922, retrouve la terre natale. Presque tout y est : l'attrait de la religion, l'intérêt pour le mysticisme, les humbles joies organiques, et l'insolence provocatrice. Mais cette poésie, il la gardera en portefeuille, avec quelques autres du même ton. L'amoureuse révolte contre la mère, et la compétition obscurément ressentie avec le père, n'osent pas encore montrer ouvertement l'une de leurs conséquences : le refus du conformisme de notre milieu social.

Revenu en Haïti, Carl Brouard retrouve donc Azéïma (ou celle que littérairement il appelait ainsi), et, cette fois, le processus de la déchéance est irrémédiablement entamé : l'alcool, le vice, les fréquentations sordides. En même temps, naît en lui une curiosité croissante pour le vaudou, pour son « *credo* » et ses sortilèges, pour sa poésie et ses malélices. Avec ces démons-là, un autre heureusement s'empare avec frénésie de lui et ne le lâchera plus : celui, divin, de la poésie.

Cinq années séparent le retour de Carl Brouard en Haïti et la publication de « *Écrit sur du Ruban rose* ». Lancinant sera, pendant cette période, le souvenir de Melle L. M., même (ou surtout) au fort du plaisir avec Azéïma.

L'éducation puritaine de Madame Brouard, la polarisation inconsciente de l'affection de Carl sur sa mère avaient dissocié,



dans la vision qu'il se faisait de l'amour, le cœur épris de spiritualité, et la chair affamée de jouissance. L'enchanteresse secrétaire de Paris n'ayant pu aider Carl à surmonter cette contradiction, il la ramène, aggravée, au pays. Plus qu'auparavant, son existence est celle d'un être double, ambigu, divisé, offrant ses sentiments aux jeunes filles vaporeuses, et faisant hommage de ses désirs aux femmes réputées faciles, les deux domaines ne se superposant pas.

Cet antagonisme, en nous, entre l'inclination sentimentale et la convoitise charnelle, a son origine, on le sait, dans le fait que nos parents sont, à la fois, la source de nos interdits sexuels et le premier objet de notre affection. Alors que la plupart des hommes surmontent la contradiction, et, dans un être étranger, réconcilient la sexualité et l'inclination, — pour quelques-uns (et Carl Brouard semble avoir été du nombre) cette réconciliation, nécessaire à toute vie amoureuse équilibrée, ne paraît pas se produire dans les délais habituels.

Voilà donc notre poète déchiré. Et c'est ce déchirement qui donne tout son sens à « *Écrit sur du Ruban rose* ».

Les jeunes filles qu'il aimerait aimer, désormais l'effraient (« *J'ai peur* », tel est le titre d'un des poèmes de sa plaquette). Il y a eu L. M., en France, et puis, chez nous, elles se sont appelées Yvonne ou Suzon, créatures inaccessibles qu'on ne doit célébrer qu'avec une âme de ménestrel.

Simultanément, à niveau de terre, il y a les autres. Celles de la sensualité (« une perle dans un tas... » dira-t-il dans un poème de « *Ruban rose* ». Et pourtant, c'est avec celles-là qu'il se sentira peu à peu compris, qu'il se sentira finalement à égalité⁽¹⁾

Au moment où il glissait sur cette pente vertigineuse, mais où encore on pouvait espérer le rattraper, sa mère, de passage à Port-au-Prince, lui désigna une jeune fille, suggérant qu'elle ferait une épouse parfaite. Carl décida d'aller sur l'heure la demander en mariage. Malgré les objurations de Madame Brouard, il se précipita chez la dulcinée, lui demanda sa main dans les formes, fut rabroué, et revint, ravi, annoncer à sa mère qu'il était refusé. C'était fini, on ne lui demanderait plus de recommencer.⁽²⁾

(1) On pense à Rousseau, à sa gaucherie, à ses complexes d'infériorité, à son orgueil, — et à sa liaison avec Thérèse Levasseur.

(2) Carl Brouard épousera beaucoup plus tard (en 1936) une femme qu'il aimait depuis longtemps et qu'il aimera jusqu'à sa mort

Il faut clore notre description des liens affectifs entre Carl et Cléomie Brouard. Sautons donc une vingtaine d'années. Depuis quelques mois (plusieurs années, disent certains) le poète ne buvait plus. Sa famille s'était persuadée qu'il était sauvé, qu'il avait vaincu l'éthylisme. A Madame Brouard qui se meurt, on demande s'il faut appeler Carl à son lit d'agonie ; elle répond négativement de la tête. Pour cet enfant tendrement aimé, elle craint un choc, un choc qui le rejetterait dans l'alcoolisme. Elle ne se trompait pas. En apprenant le décès de sa mère, Carl Brouard alla tout droit à un débit de boisson, s'enivra et reprit ses anciennes habitudes. Habitudes dont il est mort, on le sait.

Quant aux relations de Carl avec son père, Raphaël Brouard, les opinions sont unanimes. Jamais père ne montra plus de compréhension, plus de mansuétude pour un fils, même dans ses conduites les plus repréhensibles. Quant à Carl, tout porte à croire qu'il manifesta constamment du respect à son père.

Aussi ne sera-t-on pas étonné d'apprendre que c'est ce père qui partage, avec quelques personnes seulement, l'insigne privilège de se voir dédier une page par le poète. Pourtant ce texte écrit plus de dix ans après les confus événements de Paris, tourne autour du thème de la puissance paternelle et de *l'infanticide*. Signalant qu'à Sparte, « *tout vieillard pouvait punir un jeune homme* », Carl, en effet, précise aussitôt que « *les pères n'usaient guère, ou presque, du droit de vie ou de mort dont ils jouissaient à l'origine sur leurs enfants* » (p. 91)

Qui mettra jamais au jour tous les sous-entendus de cette phrase, l'obscur sentiment de culpabilité qu'elle semble dévoiler ? On nous permettra de supposer qu'elle exprime tardivement (trop tardivement), chez Carl Brouard, la prise de conscience des conflits affectifs de son adolescence, et ainsi leur guérison.

Nous en avons fini avec nos coups de sonde pour essayer de ramener à la surface les divers éléments qui, durant sa jeunesse, fixèrent la destinée de Carl Brouard. Allons maintenant à l'œuvre et à son histoire pour retrouver, dans le fracas des événements secouant la cité, *l'évolution* de cette personnalité ambiguë.

D'origine modeste, elle sut le comprendre, elle sut combattre son éthylisme en le prenant de biais. Elle fut une épouse courageuse et fidèle ; elle est encore une mère exemplaire. C'est la seule femme à laquelle Carl soit resté indéfectiblement attaché. A l'époque de son mariage, il se fit tatouer le bras pour contempler à jamais le nom de celle qu'il avait choisie pour compagne : Anna.

II

L'ŒUVRE

« *Je ne suis pas un esclave, moi !* »
C. B.

Écrit sur du Ruban rose, date probablement de 1927⁽¹⁾.

Il s'agit d'un recueil de quinze poésies, la plus longue comptant douze vers, la plus courte trois. On a rarement publié quelque chose de plus mince.

Aussi étonnant que cela puisse paraître après tout ce que nous avons dit, le ton général est celui de la pudeur. D'ailleurs le titre lui-même est significatif. Rien de plus fragile, de plus délicat qu'un ruban. Et le rose n'est-il pas la couleur même de la fraîcheur, de la douceur ?

Première période, celle de l'ambiguïté.

Ce recueil marque un tournant dans le développement de la pensée de Carl Brouard. Il est à la fois rupture et nouveau départ. D'abord rupture avec un passé torturant. Ces jeunes filles, L. M., Yvonne et Suzon, ces jeunes filles tout juste abordées, rarement désirées, aimées de loin comme dans un rêve, le poète les a confondues en une personnalité mythique, à la fois attirante et redoutable. Attirante, parce qu'elle symbolise cet amour calme et doux dont, enfant, il rêva. Redoutable, parce qu'à l'approcher de trop près, on risque d'éveiller la vie des sens et tous leurs périls, et peut-être toute leur honte.

Écrit sur du Ruban rose apparaît comme une sublimation de l'impuissance.

Lisons ce poème, intitulé précisément « *Jeune Fille* » (p. 10) :

*Accoudée à sa fenêtre.
Profil d'elle :
un nez busqué,
sourcils en lèvres d'hirondelle,
lèvres sinueuses.
Rêveries des yeux allongés.*

(1) La plaquette fut publiée sans date. Par une série de recoupements, nous avons pu établir que sa *composition*, certainement antérieure à la fondation de la *Revue Indigène*, s'est produite avec vraisemblance, au début de 1927.

Voici cette autre poésie, encore plus brève, et qui s'appelle curieusement « *Extase* » (p. 12) :

*Un svelte vase mauve; dedans une
rose rouge.
Je respire avec délices la fleur, en pensant
à vous.*

Et l'amoureux, dans le poème intitulé « *J'ai peur* » (p. 11) avoue sa panique devant ces vaporeuses personnes :

*J'ai peur de vos yeux, de vos regards, de
si longs.
J'ai peur de vos yeux, de vos regards, de
vos sourires, de votre nom parfumé comme
un jasmin du Cap.
J'ai peur même d'appuyer trop longtemps
mon regard sur votre cher visage.*

S'opposant à ce platonisme qui donne son allure générale au recueil, il y a, ici et là, quelques vers pour l'autre. Pour le symbole des autres, appelé Azéïma :

*Un sage m'a dit : oublie-la ; c'est
une perle dans un tas. J'ai haussé
les épaules en murmurant : pauvre théoricien. (p. 11).*

Le monde d'Azéïma, ce monde dont il fait ses délices, le poète n'ose pas encore le décrire dans sa réalité crue. Lui qui adorait jouer, enfant, se rappelle son goût de naguère pour l'orientalisme. Alors il projette le « *vécu* » si humble des quartiers misérables de Port-au-Prince, dans un cadre exotique raffiné :

*En vain les appels répétés et sonores
de la voix d'or
du muezzin convient le poète à la prière.
Dans la taverne bruissante de chansons,
où l'échanson
lui verse un vin doux de l'Iran,
Abu-Nuwas, sur un luth de Farsistan,
chante les appas
troublants de Messaouda. (p. 10)*

Et finalement, dans les vers que l'on va lire maintenant, à qui pense-t-il ? A la jeune fille lointaine accoudée à la fenêtre, ou à cette Azéïma dont il ne prononce pas encore le nom, et qu'il tient avec ivresse dans ses bras ? Que cherche-t-il de toute son âme ? A faire entrer l'affection dans la sexualité émer-

veillée ? Où à mêler la sensualité à l'amour éthéré des âmes ? Qui le saura jamais ? Voici donc ce poème ambigu intitulé « Ouanga »⁽¹⁾ (p. 12) et où le poète révèle son conflit intérieur.

*Mambo⁽²⁾ habile dans l'art de l'hypnose
des ouangas, je veux d'un envoûtant
mielleux élixir, pour que la lampe du
cœur de l'aimée, s'illumine à jamais
de mon amour.*

Pourtant les deux aspirations continuent à se battre en lui. Elles se battront jusqu'à sa mort. Un texte non daté, mais certainement postérieur de plusieurs années à « *Écrit sur du Ruban rose* », contient cette confidence douloureuse :

« Deux hommes sont en moi, étrangement dissemblables. L'un chaste, candide (...) L'autre, railleur, insouciant, cynique, ardent au plaisir. Seigneur, ces deux hommes, comment les concilier ? » (p. 179)

Cette conciliation (cette « réconciliation », dirait Freud) le poète avait plusieurs fois espéré l'obtenir dans la mort, peut-être même dans le suicide⁽³⁾. Et c'est ce qu'exprime le dernier poème de la plaquette, intitulé « *L'Heure* » (p. 12).

*A l'église du Sacré-Cœur
l'heure,
l'heure sonne (...)
Heures qui sonnez,
heures qui fuyez,
en la nuit brève,
en la nuit brune
sonnerez-vous mêmement
au jour de mon agonie ?*

Le recueil s'achève sur cette ambiguïté, sur ce glas. Sur le refus, finalement, de faire courageusement le choix de soi-même.

(1) *Ouanga* : charme, sortilège.

(2) *Mambo* : prêtresse vaudou, « servante » des esprits. L'équivalent masculin étant le « houngan », ou le « serviteur ».

(3) « *Se peut-il, Seigneur, que l'ennemi acharné du suicide que je fus, ait maintes fois tenté de se suicider ? Jésus crucifié, miséricorde !* » Carl Brouard, (*Pages retrouvées*, pp. 149-150.)

**Deuxième période,
celle de l'Indigénisme.**

En 1922, année où Carl Brouard était revenu au pays, un de nos compatriotes, sensiblement plus âgé, et rentrant lui-même d'Europe, entreprenait, devant l'esprit de démission intellectuelle sévissant dans notre société du fait de l'occupation, de nous réinsuffler notre fierté à travers notre culture. Et reprenant avec des ambitions qui avaient dans le passé marqué ici et là notre littérature, il invitait à glorifier systématiquement tout ce qui, selon lui, dans les « huit-dixièmes », constitue notre personnalité : l'héritage africain réfracté à travers notre histoire, notre économie, notre climat, notre situation insulaire.

Cet homme, c'est le Dr. Price-Mars, à qui Carl s'intéresse de façon croissante, et qu'il considérera, plus tard, dans la revue « *Les Griots* », comme le doctrinaire qui, sur le plan littéraire, l'a le plus fortement marqué.

Une autre rencontre influence aussi le poète. Mais elle se situe beaucoup plus tard que celle, tout intellectuelle, avec le Dr. Price-Mars. C'est, en effet, en 1927 seulement, que Jacques Roumain, plus jeune que Carl de cinq ans, rentre en Haïti. D'après certains informateurs, le contact personnel est vibrant. Immédiatement.

Le « brillant » de Jacques Roumain, son orientalisme d'alors, séduisent Carl Brouard, tandis que le futur romancier est fasciné par la personnalité du poète, par tout le côté bohème, tout le côté paria de sa vie. Jacques Roumain, sans doute, mûrit déjà son recueil de nouvelles, « *Les Fantoche* », où il présentera à nos intellectuels désaxés une image pitoyable mais fidèle d'eux-mêmes. De ce point de vue, Carl le passionne. Il parcourt le manuscrit de « *Ruban rose* », formule pour sa publication quelques suggestions, et encourage le poète à se joindre à lui et à ses amis pour fonder, en cette même année 1927, « *La Revue Indigène* ».

Une nouvelle période, la deuxième après celle que nous avons appelée la *phase de l'ambiguïté*, s'ouvre pour Carl Brouard.

Il s'expliquera lui-même avec clarté sur ce tournant de notre littérature et de sa vie. « *Lorsque naquit Le Revue Indigène, dira-t-il en 1933, on poussa de hauts cris. Et cependant nous réclamions tout simplement un peu plus de sincérité et d'haïtieté dans notre littérature. Notre esthétique était dictée par le bon sens* » (p. 132).

Plus tard, en 1938, il s'expliquera de nouveau sur ce changement d'orientation, consécutif, dira-t-il, à l'occupation américaine. « Alors naquirent *La Trouée*⁽¹⁾ et *La Revue Indigène. Revue indigeste*, disait-on, de cette dernière publication qui, dans l'ordre littéraire, comme *Le Petit Impartial*⁽²⁾ dans l'ordre politique, n'était qu'une violente réaction contre la trop servile imitation blanche » (p. 77).

Durant cette période, Carl Brouard éparpillera ses vers et ses réflexions dans des publications diverses. Dans *La Revue Indigène* bien sûr, et dans *La Trouée* ; mais aussi dans les quotidiens *La Presse*⁽³⁾ et *Le Petit Impartial*.

Certains de ces poèmes, ceux du début de la période, marquent la transition avec « *Ruban rose* ». On y retrouve l'affectation de délicatesse du précédent recueil. Ainsi dans « *Solitude* » (p. 17) :

Seul dans ma chambre.

Il pleut.

Je pense à vous.

Ah ! si vous m'aimiez un peu,

le monde serait mort à mes yeux (...)

Persistent encore les jeux surannés de l'imagination médiévale, comme dans ce « *Conte de Fées* » (p. 24), à la préciosité concertée :

*Avec les pavots volés à Morphée,
belle, m'ont endormi vos doigts de fée
dans la tour*

de l'amour.

*Mollement emporté sur le cerf-volant
du rêve, comme la Belle au bois dormant,
me suis endormi dans la tour*

de l'amour.

Et ainsi de suite..

Mais ce ne sont que survivances. Le parti-pris de sincérité exigé du groupe indigéniste, balaie tout ce maniérisme, et Carl Brouard enfin se choisit comme il est.

Et Azéima, superbement, fait son entrée :

(1) *La Trouée*, revue mensuelle, parut en 1927 et 1928.

(2) *Le Petit Impartial*, organe de la *Ligue de la Jeunesse Patriotique*, violemment anti-impérialiste, parut de 1929 à 1931.

(3) *La Presse* parut de 1929 à 1931.

*Afin que dorme ma désespérance,
langoureuse Azéïma, lamente et danse,
roule en chantant tes hanches larges et douces (...)
Azéïma, à la foule énamourée,
verse, verse à longs flots le rhum doré
qui met la joie, le rire sur les lèvres,
et apaise du cœur les longues fièvres.
Puis la nostalgique chanson créole
dont naguère tu me berçais, ô molle
Azéïma, encore dis-la, et danse
afin que dorme ma désespérance. (pp. 17-18)*

Et voici, à leur tour, les compagnes d'Azéïma, celles qu'on appelle les « filles », et c'est ce nom que choisit l'indigéniste comme titre à son poème (p. 30) :

*Nos regards sont durs et droits
comme un couteau,
et nos lèvres peintes
sont chargées de rires canailles (...)
Nous avons l'inconscience des fleurs vénéneuses
et nous empoisonnons
avec un sourire tranquille.*

La Muse de Carl Brouard n'est plus la demoiselle à la tour, toute diaphane dans ses voiles. Rencontrant le mot « toucouleur » qui désigne une race nègre, il le ramasse comme un joyau⁽¹⁾, et faisant la nique au poète des « Nuits », murmure :

*Ma muse
est une courtisane toucouleur.
Des dents blanches,
une cascade de fous rires,
des sanglots profonds jusqu'à l'âme,
un tumulte sonore
de bracelets et de verroteries.
Ma muse
est une coutisane toucouleur (p. 18)*

Mais le vocabulaire (heureusement) n'a pas toujours cette grâce appliquée. Le voici, avec sa poétique verdure, dans ces

(1) Les Toucouleurs sont une peuplade sénégalaise, un mélange de Peulhs et de Sérères. Ils s'appellent dans leur langue les « Tekroror », et habitaient le royaume de « Tekrou ». Les Français ont, par simplification phonétique, changé leur nom en « toucouleur ». (Cf. Robert et Marianne Cornevin, « Histoire de l'Afrique, des origines à nos jours », p. 260, Payot, 1964, rééd.)

vers qui, sans doute par anti-phrase, portent le titre d'« *Élégie* » (p. 15)

*Dolorès,
te souviens-tu du passé ?
de nos amours clandestines
dans une rue calme de banlieue port-au-princienne ?
L'air sentait le jasmin en fleurs
On faisait la noce sans remords.
L'on se fichait carrément de la critique des mœurs
et des faux cols protocolaires.
Je garderai toujours la nostalgie de ce soir
de pluie
où tu fus tellement vicieuse (...)*

Et dans l'« *Hymne à Erzulie* »⁽¹⁾ (p. 23), il s'écrie, enfin libéré :

*Et je dirai la chair
la chair douce au contact comme du velours,
la chair humble,
joyeuse,
iriste
frémissante,
palpitante,
douloureuse,
la chair plus belle que l'âme (...)*

Cette folie du corps et de l'esprit se conjugue d'ailleurs avec de violents sentiments de révolte contre l'ordre social existant. On connaît les deux poèmes anarchisants du dyptique : « *Nous* » (p. 19), et « *Vous* » (p. 20).

« *Nous* », ce sont « *les fous, les poètes* », amateurs de jazz et de théosophie, véritables « *écorchés de la vie* », et qui, seuls pouvons vous comprendre, « *vous* », de la plèbe, et qui seuls pouvons hardiment vous convier à la grande fête de la destruction, après laquelle, de la société qui vous opprime, il ne restera plus rien,

*rien,
que du bien propre,
du bien lavé,
du blanchi jusqu'aux os.*

Ces thèmes nihilistes seront repris dans un poème en prose tout aussi frénétique, intitulé « *Les Pieds d'Airain* » (p. 29) :

(1) Erzulie, sirène, Vénus de la mythologie vaudoue.

« Ils se sont gorgés du sang de vos artères. Ils ont pompé la moelle de vos os, ô peuple.

« En retour, quelle pâture vous ont-ils abandonnée pour assouvir votre faim ? Rien. Rien. Rien. Pas même la pitié (...)

« Sachez que vous êtes les pieds d'airain de cet édifice d'argile.

« Cela, il faut que vous le sachiez, sinon je vous l'enfoncerai à coups de marteau dans le crâne ».⁽¹⁾

En plus de ces thèmes nouveaux (thème de la beauté noire, thème du plaisir sans frein, thème de la révolte plébéienne) il y a celui de l'Afrique maternelle que traitaient avec réserve la plupart des indigénistes, mais qui, chez Carl Brouard, prend, dans son développement, une allure provocante. La sincérité des sentiments n'y est pas, mais le désir sincère de choquer le bourgeois. Voici cette délirante « *Nostalgie* » (p. 15)

Tambour,
quand tu résonnes,
mon âme hurle vers l'Afrique.
Tantôt
je rêve d'une brousse immense,
baignée de lune,
où s'échevèlent de suantes nudités ;
tantôt, d'une case immonde,
où je savoure du sang dans des crânes humains.

Il en est de même de l'« *Hymne à Erzulie* » dont nous avons déjà fait des extraits, et qui commence par ces vers de choc :

Déesse anthropophage de la Volupté
et des richesses (...) (p. 23)

Mais dans cette période indigéniste, il y a quelque chose dont le poète ne parle pas. Il se tait, en effet, sur son angoisse, son interrogation face à ce monde dont il avait voulu percer le mystère, jadis à Paris, en s'initiant à la théosophie. On devine, par un texte en prose (le conte « *Trèfle incarnat* », p. 25) que, de retour en Haïti, il avait poursuivi sa quête dans notre religion populaire, et qu'il avait finalement adhéré au vaudou.

(1) Relevons, dans ce poème, un mot privilégié de Carl : la pitié. Il disait parfois pour expliquer sa déchéance : « Mon drame a été celui de la pitié ». Il souffrait de la misère de notre peuple, des injustices ; ne pouvant les faire disparaître, il a voulu les partager. Un trait soulignera la sincérité de cette pitié, et sa noblesse. Un jour où sa femme formulait de justes, mais durs reproches, à une cuisinière, Carl l'arrêta en disant : « Anna, Jésus est mort pour cette femme comme pour vous ». Et se tournant vers la servante, il ajouta : « Mouin mandé ou padon, madame ».



D'après des informateurs que nous croyons sûrs, Carl se serait même élevé, du degré inférieur de l'initiation (celui du fidèle), au second stade, celui du *canzo*⁽¹⁾. Il est douteux qu'il soit monté au rang troisième et suprême de « serviteur ». Mais dans les cérémonies religieuses, il a dû tenir l'« açon »⁽²⁾ comme cela revenait à son grade. D'ailleurs, dans le même poème à Erzulie, il a dit ouvertement :

*En ton honneur, je brûlerai l'huile de palma-christi,
l'assa-fœtida⁽³⁾ ;
je battrai le hogan⁽⁴⁾,
j'agiterai la clochette et l'açon (p. 23).*

Mais Carl Brouard a encore du chemin à parcourir avant de se débarrasser de cette gêne, de cette honte de croire au culte de notre peuple, de le pratiquer, et, dans ses vers, de l'exprimer...

Troisième période, celle des « Griots ».

Une nouvelle période va s'ouvrir alors pour lui, la troisième, celle des « Griots », où, au contact des chercheurs, des hommes de science, il va assumer sa nouvelle conscience. Il partagera la conception du monde spécifique de notre peuple ; il fondera son amour de l'Afrique, non sur un exotisme de pacotille, mais sur la connaissance réelle de son histoire, de son oppression et de sa misère ; il œuvrera enfin pour que, sur tous les plans, s'épanouisse la culture nationale.

Pour déterminer avec précision les limites de cette période, il faut se garder de limiter le rayonnement de l'école des Griots aux trois années (1938-1940) qui virent paraître les différents numéros de la revue portant ce nom.

(1) On est « canzo » quand, après l'initiation, on témoigne, en surmontant une épreuve rituelle, qu'on peut être *monté* par un dieu. L'épreuve consiste à tenir fortement dans la main des boulettes de farine brûlantes. Si la main ne présente aucune lésion, on est proclamé *Canzo*.

(2) L'açon est une petitealebasse remplie d'osselets. Il est l'insigne du *houngan* ou de la *mambo*. Au cours des cérémonies, il est tenu par le *canzo*.

(3) L'assa-fœtida : graines odorantes qui dégagent fumée et parfum (comme l'encens) quand elles sont jetées dans le feu.

(4) Instrument métallique sonore, contre lequel on frappe avec un maillet.



Il semble que dès 1929, Louis Diaquoi avait déjà appelé « griot » le groupe qu'avec la collaboration de Lorimer Denis et du Dr. François Duvalier, il avait commencé à constituer dans notre pays. Et c'est vraisemblablement quelque deux ans après la formation de ce noyau initial, que Carl Brouard y sera accepté, y sera intégré.

Le Petit Impartial semble avoir joué un rôle éminent dans le rapprochement entre le groupe des *Trois D* (Denis, Diaquoi, Duvalier) et notre poète indigéniste. En effet, après l'arrestation de Jacques Roumain et de Georges Petit d'abord, puis de François Vincent et d'Albert Siméon ensuite, Carl Brouard fut à son tour arrêté, et, en avril 1929, remplacé à la direction du quotidien par Oscar Savain.

A la libération de ces divers militants nationalistes, les animateurs de la feuille séditeuse, pour des raisons tactiques, décidèrent de pousser au premier rang des éléments plus jeunes. C'est ainsi que le numéro du 2 juillet 1930 du *Petit Impartial* mentionne le nom de *Louis Diaquoi* comme directeur. Ce dernier, ami du Dr. Duvalier, a dû, à travers le journal, opérer le rapprochement entre Carl Brouard et le futur président d'Haïti. De toute façon, à la date du 10 janvier 1931, ce rapprochement semble être effectif, puisque, dans le numéro du jour de ce quotidien, apparaît le premier article par lequel le Dr. François Duvalier commence sa collaboration au *Petit Impartial*.⁽¹⁾

Compte tenu du fait que l'élaboration de la doctrine des « Griots » avait commencé dès 1929, et qu'en 1930 Louis Diaquoi devenait directeur du journal qu'animait, parmi d'autres, Carl Brouard, on peut considérer l'année 1930, dans l'évolution littéraire de Carl, comme une nouvelle date charnière, comme l'année de transition de la période indigéniste à celle des « Griots ».

Que sont les « Griots » ? Dans la revue qu'il dirigea conjointement avec Louis Diaquoi, Lorimer Denis et le Dr. François Duvalier, Carl Brouard écrivit un long article pour répondre à cette question.

Les « griots », dit-il, étaient déjà les aèdes des temps antiques, « *chantant Ulysse perdu sur la mer retentissante* » (p. 86). Mais il passe rapidement sur cette époque, pressé de retrouver ce Moyen-Age français qu'il a tant aimé. Et longuement alors il nous parle des jongleurs, des trouvères et des troubadours,

(1) Nous remercions ici M. Max Bissainthe d'avoir orienté nos recherches dans ce sens, et le Frère Lucien, de l'Institution St. Louis de Gonzague, de nous avoir permis de consulter ses précieuses collections.

pour conclure triomphalement : « Eh ! bien, les griots ne sont pas autre chose » (p. 87).

Dans ce même texte, il trace, en plus, aux « griots haïtiens » leur programme : « Nous devons chanter la splendeur de nos paysans, la douceur des aubes d'avril bourdonnantes d'abeille et qui ont l'odeur vanillée des kénépiers⁽¹⁾ en fleurs, la beauté de nos femmes, les exploits de nos ancêtres, étudier passionnément notre folklore, et nous souvenir que « changer de religion est s'aventurer dans un désert inconnu » (p. 88).

Dans le premier numéro de la revue, Carl Brouard avait précisé aussi la « doctrine de la nouvelle école » (p. 77). La rattachant dans son ensemble aux courants littéraires de *La Trouée* et de *La Revue Indigène*, il avait insisté sur son triple aspect religieux, racial et social :

« Nous remîmes en honneur l'assôtor⁽²⁾ et l'açon. Nos regards nostalgiques se dirigèrent vers l'Afrique douloureuse et maternelle. Les splendeurs abolies des civilisations soudanaises firent saigner nos cœurs (...) Aux splendeurs orientales de l'antique Saba, nous rêvions de mêler la raison latine, et que de ce mélange conforme au génie de notre race, naquît une civilisation intégralement haïtienne. Mais cette civilisation originale, où donc pouvions-nous la puiser si ce n'est dans le peuple. Aussi nos âmes inquiètes s'intéressèrent-elles passionnément au folklore » (ibid.)

Ces textes théoriques datent cependant de 1938. Or, comme nous l'avions dit, dès 1930 et 1931, Carl Brouard, sur les débris de l'indigénisme, avait gagné les rangs des griots. C'est à cette époque précisément, en 1931, qu'il donne au journal *Oedipe* ses « Entretiens avec Ariste », texte en prose où il dialogue avec un ami, qui d'ailleurs l'approuve à tout coup avec enthousiasme.

La différence.

Ces entretiens marquent nettement pour nous la coupure.

Ils plaident pour un théâtre national, pour une musique directement branchée sur notre folklore, pour une chorégraphie

(1) Grand arbre fruitier des tropiques.

(2) *Assôtor* : tambour, à la fois instrument rituel et divinité matérialisée sous cette forme ; il fait l'objet d'un culte tous les sept ans. Cette information, comme la plupart de celles touchant le rituel vaudou, dans cette étude, a été puisée dans *Quelques mœurs et coutumes des paysans haïtiens*, ouvrage de J. B. Romain paru dans la *Revue de la Faculté d'Ethnologie*, numéro 2, 1958.

s'inspirant des « mouvements gracieux et gais des jambes dans l'Ibo »⁽¹⁾ et de « l'ondulation serpentine dans le Yanvalou »⁽²⁾. Cette espèce de retour aux sources permettra à nos écrivains de tirer de « notre terroir (...) une poésie sensuelle comme le pignite⁽³⁾, ardente comme un chant dans la nuit, sonore comme un tambour, colorée comme l'habillement d'un loa⁽⁴⁾ congo⁽⁵⁾ (p. 58).

Tout cela, en gros, c'est encore le programme indigéniste. Mais, au cinquième entretien, la profession de foi suivante, presque de forme syllogistique, est énoncée. Première prémisse : « l'animisme est profondément poétique ». Deuxième prémisse : « le vaudou est profondément animiste ». Conclusion : « Nos poètes n'ont qu'à prononcer le « sésame, ouvre-toi », pour que s'ouvre la caverne aux milliards ». Ces milliards étant les fabuleuses richesses artistiques incluses dans le vaudou.

Après avoir défendu la thèse, Carl Brouard, hardiment, l'illustre par de nombreux poèmes en prose, plusieurs aujourd'hui dans toutes les mémoires. On connaît la fin du salut à l'Afrique où le poète invoque l'esprit de notre tam-tam :

« Les fils paieront la faute des pères jusqu'à la quatrième génération, as-tu dit Seigneur. Cependant la malédiction des fils de Cham dure encore !

« Jusques à quand, Eternel ?

« Consolation des affligés, élixir des souffrants, source des assoiffés, sommeil des dormants, mystérieux tambour nègre, berce les chamites nostalgiques, endors leurs souffrances immémoriales » (p. 83).

Dans un texte publié dans « Oedipe » et intitulé « Remarques » (p. 40), Carl Brouard avait énoncé les quatre catégories qui devaient déterminer, selon lui, l'expression poétique haïtienne : la religion vaudoue, la diversité de notre faune, la somptuosité de notre flore, et les onomatopées étranges, sonores, de notre parler loa.

(1) Danse haïtienne que nous avons héritée d'une tribu guinéenne de ce nom qui a peuplé Saint-Domingue.

(2) Danse de même origine que la précédente.

(3) Réunion joyeuse de danseurs.

(4) Loa ou esprit (dans la région de Port-au-Prince), « zange » ou saint (dans la région du nord) ; dieux.

(5) Congo : congolais. Les loas congo portent des couleurs voyantes.

Il s'y essaya dans « *Hogoun Balindjo* »⁽¹⁾, dont voici, dans le domaine des onomatopées, un curieux exemple, qu'on ne saurait malheureusement donner pour une réussite poétique :

Ago !
Ago !
Marie, Elise,
A bobo, a bobo pour papa Hogoun.
Alors le vieux guerrier nago chanta :
Houncis yanvalou
Ohoo ! Ohoo !
Hé moin Yanvalou,
damissfôr, tagueslo (...) (p. 72)

Cet effort pour se colleter avec le Verbe et l'amener à exprimer ce qu'il sent, le poète, conscient sans doute des obscurités qu'il entraîne, l'abandonna pour revenir à une forme plus simple, plus accessible, comme dans son « *Livre des Loas* », portant le sous-titre « *Pétros* »⁽¹⁾.

Mais là encore toute poésie authentique est absente. Nous y trouvons des invocations aux esprits et aux dieux de la religion populaire, invocations qui semblent avoir été traduites telles quelles de la prose journalière, sans souci esthétique particulier. Ainsi cette adjuration au cours d'une cérémonie rituelle :

« *Battez les tambours, tambouriers ! Servantes, agitez les couacouas*⁽²⁾, et vous, *houncis*⁽³⁾ aux beaux madras, chantez *Leimba Zaou*⁽⁴⁾. Minuit sonne là-bas. Le *frisé*⁽⁵⁾ pousse son cri lugubre sur un *mapou*⁽⁶⁾ géant, et le petit malade se tord sur la natte de jonc. Vite, vite, accourez, ô *Leimba Zaou*, venez

(1) *Hogoun Balindjo*, le dieu du feu (dans le nord d'Haïti) ; son équivalent dans la région du Centre, serait le dieu *Badagris*.

(1) Le *pétro* est l'un des trois rites de la religion vaudoue, — les deux autres étant le *rada* (Arada) et le *congo* (congolais). Aux dires de spécialistes, le *congo* et le *pétro*, tous deux maléfiques, ne seraient pas loin de la sorcellerie, tandis que le *rada*, pur de pratiques superstitieuses, se rapprocherait du catholicisme.

(2) *Couacouas* : probablement *açons*.

(3) *Houncis*, ou *hounsis* : assistantes (toujours des femmes) du « *houngan* » ou de la *mambo*.

(4) *Leimba Zaou* : une des nombreuses divinités malfaisantes du rite *pétro*.

(5) *Frisé* : l'orfraie. Son cri, entendu le plus souvent la nuit, annonce qu'une femme est enceinte dans la maison ; il peut aussi exprimer une menace contre les âmes des petits enfants d'alentour.

(6) *Mapou* : arbre gigantesque, forme physique d'une divinité.

l'arracher des dents cruelles du loup-garou, et sauver du désespoir la mère » (p. 114).

Mais lorsque, dans la création poétique, le travail, la raison claire et chaude reprennent leurs droits pour canaliser l'inspiration et lui donner sa forme véritablement artistique, le poète ressuscite en Carl Brouard, comme dans ce « *Béhanzin à Blida* »⁽¹⁾, l'un des chefs-d'œuvre de son époque « griotienne », l'un de ses chefs-d'œuvre tout court (p. 69).

Pieds nus dans des sandales de cuir, et le corps drapé dans un m'boubou ample, Béhanzin rêve, assis sur une natte orange et noire, cependant qu'immobile, une amazone abrite sa tête royale d'une ombrelle kongo.

A voir Abomey et mourir ! ou les prêtresses d'Ayda Ooédo⁽²⁾ !

Les yeux pleins d'une indicible mélancolie, il contemple plus loin que les palmiers maigres qu'agite la brise crépusculaire, plus loin, bien plus loin, au-delà du désert, un pays de vin, de palme et de miel.

Mais où est le sonore bruissement des bracelets d'or aux chevilles des amazones ?

Les premières étoiles s'allumèrent dans le litham⁽³⁾ *du ciel. L'horizon devint de la couleur du foulard de Badagry*⁽⁴⁾. *Le royal exilé rêvait toujours. Mais, tout à coup, la brise fraîchit. Le vieillard frissonna. « Voici venir les ténèbres et le froid, se dit-il. Il faut rentrer ». Il se leva, mais au moment de franchir le seuil de sa demeure forcée, il se retourna, regarda longuement les palmiers nostalgiques et murmura doucement : « Ah ! sans doute je ne verrai Abomey qu'au noir pays de Guéléfrey »*⁽⁵⁾.

(1) *Béhanzin*, dernier roi d'Abomey (du Dahomey), se battit avec un courage extrême contre l'armée coloniale française. Parmi ses troupes, des bataillons d'amazones firent preuve d'une remarquable intrépidité. Malgré une héroïque résistance (fin XIX^{ème} siècle), le pays fut conquis, et Béhanzin, capturé, fut déporté d'abord à la Martinique, puis à Blida, en Algérie, où il mourut (1844-1906).

(2) *Ayda Ooédo*, divinité vaudoue, déesse arc-en-ciel, servante du tonnerre.

(3) *Litham* : voile dont les femmes musulmanes se couvrent la face.

(4) *Couleur du foulard de Badagry* : rouge. Badagri est le dieu du feu.

(5) *Le pays de Guéléfrey* : l'empire des morts, le pays des ancêtres ; on dit dans ce sens : la Guinée.

C'est aussi au cours de cette période des « griots », que, sur le plan littéraire, Carl Brouard libère avec le plus de hardiesse ses instincts refoulés. Il déploie alors sa sensualité entière.

Il dit la femme bien sûr, et la montée enivrante du désir, et sa contagion : « Dans le marché, j'ai rencontré Mimosa la vannière, qui de ses mains agiles tressait des nattes de latanier, qu'ensuite son jeune frère teignait de roucou⁽¹⁾. Ses seins découverts étaient durs comme du marbre. Longtemps nous sommes regardés, une lueur étrange dans le regard, puis nous sortîmes » (p. 117).

Mais sa sensualité s'élargit, devient gourmandise, devient volupté de tous les parfums.

« A l'ombre d'un bougainvillier, assise, la belle Jane déguste un bouboul⁽²⁾ odorant et laiteux, glacé comme neige » (p. 118).

Et cette notation, délicatement baudelairienne :

« Ce matin, un parfum de kénépier en fleurs, ainsi qu'un bourdonnement d'abeilles, pénétrèrent dans la chambre où je caressais le beau corps ardoisé de l'aimée, tout en respirant la senteur de cannelle de sa chevelure. O délices ! » (p. 131).

Quatrième et dernière période : la sénilité précoce.

Mais voici que soudain, autour de 1940, une révolution se produit chez Carl Brouard. Il se désengage, fait marche arrière, se déprend. Est-il allé trop loin dans le vaudou ? Son enfance catholique, son adolescence théosophique le prédisposaient-elles à vivre trop intensément la religion populaire, différent ainsi de ceux qui autour de lui ne l'avaient abordée qu'en amateur circonspect, qu'en curieux, celui-ci en chercheur, cet autre en homme de science ? Jusqu'à quelle frontière du délire, jusqu'à quelles portes magiciennes s'est-il avancé, pour, brusquement, tout casser, et s'écrier avec force : « Devant Dieu et devant les hommes, je renie tous ces écrits vaudouesques » ? (p. 156).

Il clamera même avec netteté : « Le vaudou n'est point une religion, car il n'a inspiré ni prophète ni livre. C'est une secte inspirée par de bas démons. L'encourager est antipatriotique » (p. 152).

(1) Roucou : arbre dont on tire une teinture rouge.

(2) Bouboul : crème de corossol.

Même le thème si cher jadis de l'Afrique maternelle, il le couvre de huées, pour repartir sur les grands chemins poudreux de la France médiévale :

« Tout cet africanisme m'ennuie. Je peux bien aussi chanter mes ancêtres blancs. Reverrai-je jamais le ciel léger du pays de Valois, les étangs de Ville d'Avray chers à Corot ? Buvons à la mémoire du roi de Navarre, du mélodieux trouvère de la « reine blanche comme lys » (p. 138).

Quand a commencé ce revirement ? Il est difficile, dans l'état actuel des recherches sur Carl Brouard, de le préciser. Mais il semble que dès le début de cette période des « griots », en 1931, il avait été traversé par une lueur de scepticisme quant aux possibilités qu'offrait ce retour affectif à l'Afrique, de lui apporter enfin cette paix intérieure, cette paix que, dans son douloureux itinéraire mystique, il avait désespérément demandée à ses diverses expériences.

Dans la *Libre Tribune* du 31 juillet 1931, il écrivait déjà :

« Un matin d'été, par un soleil radieux, et le cœur brisé d'espoir, nous sommes partis pour le pays de Chanaan⁽¹⁾.

« Malgré nos pieds blessés par les pierres aiguës du désespoir, nos mains meurtries aux ronces des désillusions, allègres, nous marchions dans l'espoir d'étancher notre soif aux raisins violets, et que le roucoulement des colombes bercerait notre nostalgie désespérée.

« Mais Chanaan recule toujours.

« Et voici, nous sommes las. Et nous nous demandons, le cœur anxieux, si le bleu pays d'aromates et tout diapré du vol des paons, ne serait qu'un mirage » (p. 70).

Déjà affleurait son angoisse inextinguible : Chanaan... désillusions... mirage...

Un autre démenti qu'il se donne à lui-même concerne la mission que, durant la période « griot », il avait, à coups de clairon, attribuée au poète. Dans un éditorial de sa revue, il avait alors écrit : *« Pas un de nous, je crois, ne fait l'art pour l'art. On pourrait même dire que nous faisons de la prédication. Et c'est ce qui donne au mouvement son unité profonde » (p. 83).*

Et voilà qu'il s'écrie : *« Poésie engagée ! poésie engagée ! poésie engagée ! Quelle poésie engagée ! Je ne suis pas un esclave,*

(1) *Le pays de Chanaan* : dans la géographie affective et symbolique des noirs, l'Eden qui leur est promis.

moi. *Le poète est un oiseau qui chante au gré de sa fantaisie* » (p. 166).

De même, il renonça à tout mysticisme autre que celui du christianisme. Ses familiers affirment que son retour à la religion catholique, retour qui dura jusqu'à sa mort, a été profond, sincère. Sous sa plume, en effet, les professions de foi ne manquent pas :

« *J'ai heurté mon front à tous les barreaux de la vie. Il n'y a qu'une issue : la religion* » (p. 161).

Ou encore :

« *On ne saurait assez s'étonner, et du mal que les hommes se donnent pour se damner, et du mal que Dieu se donne pour les sauver* » (p. 165).

Ou enfin :

« *Ce qui console de mourir, c'est la certitude de se retrouver* » (p. 150).

Mais avait-il absolument tout renié ? Des phrases, ici et là, ont comme un parfum de théosophie : « *A une certaine altitude, écrit-il, tous les mysticismes se rejoignent. Toutes les religions sont comme un bouquet dans la main du Tout-Puissant, dont la plus belle fleur est le christianisme* » (p. 142).

Ou encore ce transformisme panthéiste rappelant Annie Besant : « *Du minéral au végétal, du végétal à l'animal, de l'animal à l'homme, de l'homme au saint* » (p. 143).

Une sorte d'éclectisme mystique semble donc avoir été admise par sa conscience : « *Comme le bouddhiste japonais Honen Shonin poursuivait la Queste du bouddha Amithaba, poursuivons la Queste de la Lumière incréée. La Voie est une : le Tao. « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie », disait Jésus de Nazareth* » (p. 167).

Un de ses derniers écrits enfin est une ardente et ultime tentative de réhabiliter le corps, la chair, notre vie : « *Dieu n'est pas antimatérialiste puisqu'Il a créé la matière. Et la matière est belle, admirable. Seulement il est plus sage, plus catholique de préférer les plaisirs de l'esprit...* » (p. 172).

Durant cette dernière période, de 1941 environ à sa mort, Carl Brouard se répandit en notations éparses dans nos journaux. Dans leur immense majorité, ces textes sont d'une banalité désarmante. A quarante ans, il était déjà entré dans le pays oiseux de la sénilité. L'alcool qui l'avait d'abord exalté, avait rapidement accompli son œuvre de destruction ; quand Carl Brouard mourut à la fin de novembre 1965, le poète, chez lui, depuis plus de vingt ans, avait cessé de vivre.

III L'IRRESPONSABLE

« Saint-Paul, accordez-moi le don du devoir et de l'autorité. »

C. B.

On peut se demander enfin quel homme fut Carl Brouard.

Nous pouvons consulter maintenant le portrait d'une cruelle lucidité, portrait qu'au cours de la deuxième période de son évolution (la période indigéniste), il avait fait de lui-même.

Il y parle de sa « *volonté impuissante* », de son « *tempérament faible* », de sa « *sensibilité aiguë* », de son « *nihilisme* » et de la « *gérance si difficile* » de lui-même. Dernier mot qu'il reprend d'ailleurs de façon exclamative : « *Gérance si difficile de moi-même !* » (p. 26).

Cherchant à se défendre, dans le même texte il poursuivra ainsi :

« *La lecture de certains livres de médecine et de psychologie m'avait prouvé que mes défauts les plus graves provenaient surtout de mon tempérament, de ma constitution pathologique ; or chacun sait que si le caractère est assez facilement modifiable, le tempérament l'est peu* »... (ibid.)

Aveu tragique, désespéré. On peut se demander si là encore il n'y a pas un manque de courage : rejeter sous la responsabilité de la constitution pathologique toutes les capitulations devant la concupiscence.

Nous éviterons, pour notre part, de tomber dans ce matérialisme étroitement médical qui fait tourner essentiellement la vie morale autour de l'abondance ou de la rareté des sécrétions glandulaires.

Primauté de l'esprit

A la même époque, en effet, où Carl Brouard faisait cet aveu, un jeune homme, de même milieu social que lui, de même talent, d'une identique générosité, éprouvant une souffrance similaire devant son pays foulé aux pieds, un jeune homme fréquentant les mêmes quartiers sordides, un jeune homme qui a nom Jacques Roumain, faisait paraître sa première œuvre littéraire, des nouvelles, sous le titre *La Proie et l'Ombre*. Nous sommes en 1930, et Jacques Roumain a 23 ans.



Les personnages de son livre sont des loques humaines, des jeunes sans caractère, des « *petits bourgeois conscients de (leur) laideur et de (leur) impuissance* »⁽¹⁾.

L'auteur les examine et diagnostique impitoyablement : « *Ce qui manque le plus à l'intelligence haïtienne, c'est d'être pliée à une discipline, c'est-à-dire tendue vers un but, obstinément* »⁽²⁾. Nous dirions aujourd'hui : ce qui leur manquait, ce qui manquait à Carl Brouard, c'était un idéal, une raison de vivre.

On sait que Jacques Roumain lui-même sortira de l'ornière et trouvera courageusement sa route.

Or Carl Brouard, en 1930, a lu *La Proie et l'Ombre*. Mieux, il a écrit sur ce livre quelques notes dans un des journaux de « *l'indigénisme* ». Il est curieux d'analyser sa réaction.

D'abord des compliments évidemment, chaleureux, sincères. Pour la « *peinture de l'horrible bourgeoisie port-au-princienne ; peinture affreuse, cruelle, mais si profondément vraie...* » (p. 32).

Ensuite l'expression d'une inquiétude vraie, face à l'effort de lucidité de l'écrivain, car il « *possède à un rare degré le dangereux don de l'analyse. Je dis dangereux parce que là est l'origine du désespoir acharné qui frissonne dans chaque page du volume* ». (ibid.)

Enfin un conseil, le conseil de Carl Brouard à Roumain : « *Il n'est pas bon que l'homme soit trop avec lui-même. Un peu plus d'épicurisme ferait certainement du bien au romancier* » (ibid.)

L'épicurisme, la pente facile, au lieu de l'autre consistant à jauger patiemment ses forces pour savoir comment prendre le courant afin de le remonter, de se sauver, de sauver les autres. 1930, c'est le moment où les deux hommes vont se séparer. Eloquente est cette dernière rencontre où le don d'analyse, pour être confortable, affirme Carl Brouard, doit s'accompagner de l'épicurisme...

On peut penser que, malgré sa constitution pathologique, Carl Brouard, mettant de côté ses problèmes affectifs (comme tant d'entre nous arrivent à le faire) aurait pu se dépasser. Il lui a manqué de vouloir, de toutes ses forces, sortir de son individualisme ; il lui a manqué de rechercher un idéal avec la détermination obstinée de le trouver.

(1) « *Œuvres choisies* » de Jacques Roumain, p. 205. Editions du Progrès, 1964.

(2) Ibid. p. 212.

Un idéal ?

A la fin de sa vie, Carl, avons-nous dit, était revenu à la foi de son enfance, à cette foi des hommes du Moyen-Age qu'il aimait tant jadis, foi naïve, foi touchante, ardente même au sein du désordre. Pourtant, à notre sens, là encore, il a pris le chemin de la facilité. La théosophie et le yoga exigeaient une ascèse, le vaudou conduisait aux portes de la déraison, le catholicisme (celui de Carl, bien sûr) fut, il faut bien l'admettre, sa commodité finale et dernière. Il lui a permis de légitimer à ses yeux ce sentiment d'irresponsabilité qui était la clef de son caractère.

Un Dieu que l'on bafoue, puis que l'on supplie ; les plaisirs dans lesquels on se vautre, puis que l'on condamne. Au fond, l'important, n'était-ce pas que l'on puisse pécher sans frein, la miséricorde du Dieu d'amour et de bonté étant infinie... ?

Raisons d'aimer

Nous voilà au terme de notre tentative d'exploration de la destinée tragique de Carl Brouard. Conflits affectifs irrésolus ; conflits sociaux irrésolus ; conflits politiques finalement, pour lui, irrésolus ; conflits moraux irrésolus.

Mais ce sont de tels conflits que naissent parfois les poètes.

Et c'est ici que nous éprouvons de la reconnaissance pour Carl Brouard.

Reconnaissance pour nos délices et pour notre affliction, quand nous relisons les vers suaves et amers d'« *Ecrit sur du Ruban rose* ».

Reconnaissance pour notre émerveillement et la consolidation de notre volonté de lutte, quand nous écoutons les poésies enchanteresses et rageuses de l'Indigéniste.

Reconnaissance pour notre souci et notre réflexion, lorsque les profondeurs de notre conscience s'illuminent à la clarté fulgurante du poète des « griots ».

Voilà pourquoi, pour l'aimer, pour continuer à le comprendre, et finalement pour lui pardonner, restera pour toujours dans notre mémoire le visage pathétique de cet homme si tragiquement différent des autres, qui avait nom Carl Brouard.

Viard, 12 décembre — Port-au-Prince, 15 décembre 1965.

Roger GAILLARD.

BONNES PAGES

« CONJUNCTION » publie aujourd'hui son centième numéro. Nous nous proposons de célébrer par un prochain numéro spécial cette date qui coïncide avec le vingtième anniversaire de l'Institut Français d'Haïti.

Vingt ans, c'est l'âge, sans doute, des passions enthousiastes et généreuses, mais c'est aussi, pour une revue, celui d'une estimable maturité. Depuis sa fondation, en 1945, « CONJUNCTION » a peu à peu amélioré sa forme et défini sa vocation. L'exceptionnelle position d'Haïti, son Histoire, la chargent d'un destin privilégié. Elle est le carrefour où peuvent se rencontrer l'Europe (saisie principalement à travers la France, avec laquelle le partage d'un même idéal, d'une même culture, a finalement racheté les outrages des origines), l'Amérique du Nord (appréhendée notamment à travers le Canada francophone et la communauté noire des Etats-Unis, le grand voisin qu'il faudra bien apprivoiser), les Antilles (pour une prise de conscience d'intérêts communs), le Tiers-Monde enfin (saisi à travers l'Amérique du Sud, proche par la géographie, la culture latine et les problèmes économiques, mais aussi à travers l'Afrique, la maternelle Afrique, plus lointaine mais jamais oubliée).

Ile carrefour, île expérience où se mêlent les races et les cultures, Haïti a vocation de rayonner bien au-delà de ses frontières. « CONJUNCTION » s'étant mise au service de cette vocation a vu son audience s'élargir sans cesse.

Une liste de ses abonnés surprendrait peut-être. On y trouverait une bonne partie de l'élite haïtienne. On y trouverait des lecteurs nombreux aux Etats-Unis, au Canada, en Amérique Centrale, au Vénézuéla, au Brésil, on en trouverait à Cuba, à la Jamaïque, à la Martinique, à la Guadeloupe, en France évidemment, mais encore au Sénégal, en Yougoslavie, en Roumanie, et même à Moscou et à Pékin.

C'est à l'intention de ces lecteurs étrangers de plus en plus nombreux (mais nos amis haïtiens les reliront avec plaisir) que nous commençons la publication de « Bonnes pages » de la littérature haïtienne. On y verra une sorte d'anthologie destinée à faire connaître une littérature que seule une diffusion insuffisante, bien souvent, empêche d'être appréciée comme elle le mérite. « CONJUNCTION » espère, à travers

les extraits qu'elle publiera, que l'on désirera s'intéresser de manière plus approfondie au combat culturel d'un peuple particulièrement attachant.

Jacques BARROS

La « bonne page » que nous avons choisie aujourd'hui pourra servir d'introduction à celles qui seront proposées par la suite.

Elle est extraite de la préface d'« Ainsi parla l'Oncle », essai d'ethnographie publié par le Dr Price-Mars en 1928, sous l'occupation américaine. On lira par ailleurs l'hommage rendu au Dr Price-Mars par son disciple le Dr Romain.

« Ainsi parla l'Oncle » contribua de façon déterminante à réconcilier les Haïtiens avec eux-mêmes et à leur rendre courage.

*

« ...Par un paradoxe déconcertant, ce peuple qui a eu, sinon la plus belle, du moins la plus attachante, la plus émouvante histoire du monde — celle de la transplantation d'une race humaine sur un sol étranger dans les pires conditions biologiques — ce peuple éprouve une gêne à peine dissimulée, voire quelque honte, à entendre parler de son passé lointain. C'est que ceux qui ont été pendant quatre siècles les artisans de la servitude noire parce qu'ils avaient à leur service la force et la science, ont magnifié l'aventure en contant que les nègres étaient des rebuts d'humanité, sans histoire, sans morale, sans religion, auxquels il fallait infuser n'importe comment de nouvelles valeurs morales, une nouvelle investiture humaine. Et lorsque à la faveur des crises de transmutation que suscita la Révolution française, la communauté d'esclaves de Saint-Domingue s'insurgea en réclamant des titres que personne jusque là ne songeait à lui reconnaître, le succès de ses revendications fut pour elle tout à la fois un embarras et une surprise — embarras, inavoué d'ailleurs, du choix d'une discipline sociale, surprise d'adaptation d'un troupeau hétérogène à la vie stable du travail libre. Evidemment le parti le plus simple pour les révolutionnaires en mal de cohésion nationale était de copier le seul modèle qui s'offrit à leur intelligence. Donc, tant bien que mal, ils insérèrent le nouveau groupement dans le cadre disloqué de la société blanche dispersée, et, ce fut ainsi que la communauté nègre d'Haïti revêtit la défroque de la civilisation occidentale au lendemain de 1804. Dès lors, avec une constance qu'aucun échec, aucun sarcasme, aucune perturbation n'a pu fléchir, elle s'évertua à réaliser ce qu'elle crut être son destin supérieur en modelant sa pensée et ses sentiments, à se rapprocher de son ancienne métropole, à lui ressembler, à s'identifier à elle. Tâche absurde et grandiose ! Tâche difficile, s'il en fut jamais !

Mais c'est bien cette curieuse démarche que la métaphysique de M. Gaultier appelle un « bovarysme » collectif c'est-à-dire la faculté que s'attribue une société de se concevoir autre qu'elle n'est.

Attitude étrangement féconde si cette société trouve en elle-même les ressorts d'une activité créatrice qui la hausse au-dessus d'elle-même parce qu'alors la faculté de se concevoir autre qu'elle n'est devient un aiguillon, un moteur puissant qui la presse à culbuter les obstacles dans sa voie agressive et ascensionnelle. Démarche singulièrement dangereuse si cette société alourdie d'impedimenta, trébuche dans les ornières des imitations plates et serviles, parce qu'alors elle ne paraît apporter aucun tribut dans le jeu complexe des progrès humains et servira tôt ou tard du plus sûr prétexte aux nations impatientes d'extension territoriale, ambitieuses d'hégémonie pour la rayer de la carte du monde. Malgré des sursauts de redressement et des bouffées de clairvoyance, c'est par la mise en œuvre du second terme du dilemme qu'Haïti chercha une place parmi les peuples. Il y avait des chances que sa tentative fut considérée dénuée d'intérêt et d'originalité. Mais, par une logique implacable, au fur et à mesure que nous nous efforcions de nous croire des Français « colorés », nous désapprenions à être des Haïtiens tout court, c'est-à-dire des hommes nés dans des conditions historiques déterminées, ayant ramassé dans leurs âmes, comme tous les autres groupements humains, un complexe psychologique qui donne à la communauté haïtienne sa physionomie spécifique.....

Mais, nous dira-t-on, à quoi bon se donner tant de peine à propos de menus problèmes qui n'intéressent qu'une très infime minorité d'hommes, habitant une très infime partie de la surface terrestre ?

On a peut-être raison.

Nous nous permettrons d'objecter cependant que ni l'exiguité de notre territoire, ni la faiblesse numérique de notre peuple ne sont motifs suffisants pour que les problèmes qui mettent en cause le comportement d'un groupe d'hommes soient indifférents au reste de l'humanité. En outre, notre présence sur un point de cet archipel américain que nous avons « humanisé », la trouée que nous avons faite dans le processus des événements historiques pour agripper notre place parmi les hommes, notre façon d'utiliser les lois de l'imitation pour essayer de nous faire une âme d'emprunt, la déviation pathologique que nous avons infligée au bovarysme des collectivités en nous concevant autre que nous ne sommes, l'incertitude tragique qu'une telle démarche imprime à notre évolution au moment où les impérialismes de tous ordres camouflent leurs convoitises sous des dehors de philanthropie, tout cela donne un certain relief à l'existence de la communauté haïtienne, et, devant que la nuit vienne, il n'est pas inutile de recueillir les faits de notre vie sociale, de fixer les gestes, les attitudes de notre peuple, si humble soit-il, de les comparer à ceux d'autres peuples, de scruter leurs origines et de les situer dans la vie générale de l'homme sur la planète. Ils sont des témoins dont la déposition ne peut être négligeable pour juger la valeur d'une partie de l'espèce humaine. »

(Dr Price-Mars, « Ainsi parla l'Oncle », 1928)

LE PRIX CARAIBE AU DOCTEUR PRICE-MARS

En novembre 1965 le Prix littéraire des Caraïbes a été attribué à l'unanimité au Dr Jean Price-Mars. En manière d'hommage au grand savant, le Dr J. B. Romain, Doyen de la Faculté d'Ethnologie, a bien voulu nous autoriser à reproduire des extraits du discours qu'il prononça lors de l'ouverture du 1er Congrès national d'Ethnologie organisé dans le cadre des fêtes jubilaires du Dr J. Price-Mars. Nous l'en remercions cordialement.

« Les investigations ethnologiques, en dehors d'une méthode adéquate, réclament objectivité et sérénité. Dr Price-Mars a saisi d'instinct et aussi par expérience de savant cette particularité essentielle. C'est pourquoi il repensa les problèmes amorcés par ses prédécesseurs et essaya de les résoudre selon des bases nouvelles.

Voici « Ainsi Parla l'Oncle » (1928), un des trois sommets de son œuvre ethnologique. La bataille s'y engage sur les plans solidaires et complémentaires de l'Africanisme et de l'Haïtianisme. Rien de laid dans la maison de mon père a dit le poète oriental. Dr Price-Mars affirme lui, que le rejet pur et simple, le refoulement systématique de nos hérités africaines par la majorité de nos élites entrave notre évolution normale. Il demande en conséquence la valorisation du facteur africain.

Mieux, il considère que le mépris professé pour ce qui est spécifiquement haïtien constitue de même un handicap. Il dénonce l'urgence de la tâche à entreprendre pour relever, à nos yeux, l'importance de nos traditions populaires ou folkloriques.

Le magnifique destin qui était réservé à l'ouvrage « Ainsi Parla l'Oncle » semble ne pas avoir d'égal dans notre littérature scientifique depuis la publication de « De l'Egalité des Races Humaines ». On a du mal en effet à retrouver de nos jours quelque domaine non touché par l'Africanisme ou l'Haïtianisme.

« Formation ethnique, Folklore et Culture du peuple haïtien » parut pour la première fois en 1939. Price-Mars présente l'ouvrage surtout comme une mise au point sur la notion de culture, notion trop confuse à son gré aux yeux de nos intellectuels. Ici, son apport fondamental à notre ethnologie est de montrer de manière irréfutable l'existence d'une culture proprement haïtienne, sans lien nécessaire avec la culture intellectuelle. S'appuyant sur des autorités telles que, Alfred Nicefero, Marcel Mauss, Roland Dixon, Georges Montandon, dont il passe en revue les définitions de la culture, Mars en vient à répartir notre culture en trois catégories d'activités : matérielle, sociale et religieuse qu'il étudie isolément et en profondeur.

Quand je songe à l'état surexcité des esprits, aux manifestations bruyantes des mécontents et des partisans le jour où à la Société

d'Etudes Scientifiques Mars prononçait sa conférence sur la Culture, je me demande s'il y a exagération à parler d'une véritable Bataille d'Hernani.

Le dernier ouvrage du Dr Price-Mars « La République d'Haïti et la République Dominicaine » (1954) a déjà fait comme les précédents. l'objet de très belles analyses. Mais elles en ont négligé, me semble-t-il, sinon faiblement souligné l'aspect ethnologique, d'intérêt capital.

Mars pense que la tentative d'unifier les deux nations qui se partagent l'île, sous une seule bannière, sous un seul drapeau, était viciée à la base parceque, entre autres handicaps, le peuple haïtien et le peuple dominicain relèvent de complexes culturels différents : mœurs, coutumes, y sont parfois même opposées. Mars fait donc intervenir l'ethnologie pour expliquer rationnellement l'Histoire. Et son explication originale est une contribution à l'étude si enchevêtrée de nos relations avec nos voisins de l'est.

Au total, conscience de nos origines africaines dans nos démarches, conscience d'une culture proprement haïtienne, conscience de l'efficacité de la méthode ethnologique en Histoire, voilà parmi plusieurs choses utiles, ce que le Dr Price-Mars a positivement apporté. »

Et le Dr J. B. Romain concluait ainsi son discours :

« Vous en conviendrez, Mesdames, Messieurs, le monument ethnologique dressé par notre compatriote le Dr Price-Mars ne manque ni de grandeur ni de beauté.

Quant à vous, cher « Oncle », souffrez que j'ajoute au pensum de mes dix minutes d'allocution, l'expression de mon admiration personnelle pour vous et de la gratitude de vos disciples accourus de tous les coins du pays ».

A ce témoignage d'admiration et de respect « CONJONCTION » se permet d'ajouter le sien.

**LE PRIX LITTÉRAIRE PRINCE PIERRE DE MONACO
A FRANÇOISE MALLET-JORIS**

Le prix littéraire Prince Pierre de Monaco, attribué chaque année à un écrivain de langue française pour l'ensemble de son œuvre, a été décerné à Françoise Mallet-Joris.

D'origine belge, la lauréate est née à Anvers en 1930. Elle est la fille d'un grand avocat belge, ancien ministre de la Justice et de Suzanne Lilar, membre de l'Académie belge de langue et de littérature françaises.

Parmi ses œuvres on peut citer : « Les Poèmes du Dimanche », « Le rempart des Béguines », « La chambre rouge », « Les mensonges », « L'Empire céleste » qui lui valut le prix Fémina en 1958, « Les personnages ».

Françoise Mallet-Joris vient de terminer un livre sur Marie Mancini.

Parmi les précédents lauréats de ce prix figurent Julien Green, Henri Troyat, Jean Giono, Jules Roy, Louise de Vilmorin, Marcel Brion, Hervé Bazin, Jacques Perret, Joseph Kessel, Jean Dutourd, Gilbert Cesbron et Christian Murciaux.

GONCOURT ET RENAUDOT

Le 22 novembre, le prix Goncourt a été décerné à M. Jacques Borel pour son roman « L'Adoration ». Il s'agit d'une autobiographie que la critique est presque unanime à louer.

M. Jacques Borel a quarante ans. Il est professeur d'Anglais dans un lycée parisien, après des études secondaires à Henri IV, une licence de Lettres en Sorbonne, un diplôme d'études supérieures sur Gérard Manley Hopkins. M. Jacques Borel est en outre le responsable des éditions modernes de Verlaine et vient d'achever la traduction de l'œuvre poétique de James Joyce.

Le prix Théophraste-Renaudot a été attribué à Georges Perec pour « Les Choses ».

Né en 1936 à Paris, l'auteur est sociologue et documentaliste au Centre national de recherches scientifiques (CNRS)

Son livre peint un jeune couple aux prises avec les médiocrités d'une civilisation de l'abondance qui risque d'éteindre tout idéal.

CONNAISSANCE DE IONESCO EN U.R.S.S.

La revue « Inostrannaïa Litteratoura » qui paraît à Moscou vient de publier dans son numéro 9 la traduction complète du « Rhinocéros » de Ionesco. Le fait est d'autant plus remarquable que les œuvres de cet auteur étaient jusqu'ici complètement inconnues en U.R.S.S.

IL Y A DIX ANS MOURAIT TEILHARD DE CHARDIN

Le nom du Père Teilhard de Chardin n'a cessé de rayonner plus largement, plus profondément dans les milieux religieux et laïques. Dix années après sa mort, ce n'est pas seulement le géologue, le paléontologue, l'anthropologiste qui tira du sol de l'Europe et de la Chine d'extraordinaires révélations, que l'on honore. C'est aussi le représentant d'un Ordre religieux célèbre qui a jeté, comme l'écrivait Julian Huxley, son confrère britannique en préhistoire, le pont de l'évolution entre la science et la religion.

*

Pierre Teilhard de Chardin était né dans une gentilhommière au flanc du Puy de Dôme, face à la plaine de la Limagne, au-dessus des maisons grises de Clermont-Ferrand où vécut Pascal. De vieille souche auvergnate par son père, il descendait par sa mère d'une nièce de Voltaire à qui le philosophe avait légué tout son bien.

Il entre en 1892 au Collège des Jésuites de Notre Dame de Mongré et dès son adolescence il manifeste autant de répugnance pour l'organique que de passion pour le fer et la pierre. C'est là qu'il croit trouver « la suprême consistance, la plénitude parfaite, ce qui échappe à la conception et à la mort ».

Cette passion ira chez lui de pair avec la volonté d'apostolat chez les peuples les plus lointains. « Vous avez mis les peuples au collège », lui dira plus tard avec humeur Bernanos ; et ce sera naturellement au Collège des Jésuites.

En 1905 il enseigne au Caire la chimie et la physique. En 1912, il prend contact avec ce Paris où il trouvera le milieu intellectuel qui féconde sa pensée. Le Museum deviendra l'un de ses centres de recherches ; il y revient après avoir courageusement servi dans la grande guerre, comme prêtre brancardier. On lui confie la chaire de géologie à l'Institut catholique. Mais ses supérieurs, inquiets de la hardiesse de ses conceptions, décident de l'envoyer en mission en Chine, une mission qui a le caractère d'un exil, mais dont il retirera un enrichissement spirituel. C'est là qu'il prépare une de ses œuvres maîtresses : « *Le milieu divin.* »

Se partageant alors entre la Chine et Paris, le savant va se confronter aux grands problèmes de son temps : le fascisme, la démocratie, le communisme. Il vit à Pékin la deuxième guerre mondiale, qu'il ne voit que de loin, comme un habitant de Sirius.

Il rentre en 1946 dans une France entièrement transformée par l'épreuve et la résistance. Mais malgré les sérieuses difficultés qu'il connaît au sein de son Ordre, de la plus haute hiérarchie religieuse, il parvient, écrit Jacques Madaule — on peut le tenir pour son disciple — à faire converger le Christ, « centre de l'univers et l'évolution de la matière du monde. »

Il meurt le jour de Pâques à New-York le 10 avril 1955.

*

L'auteur du *Sens Humain*, du *Cœur de la matière*, devait susciter autour de ses travaux, de sa pensée une estime unanime, non dénuée d'anxiété en certains milieux religieux dont il voulut demeurer pourtant selon son expression « enfant d'obéissance » et soulevée d'espérances chez les libres penseurs. Les marxistes notamment, tout en marquant les différences fondamentales entre leurs philosophies respectives, lui surent gré de tenter de « réajuster » l'Eglise au monde nouveau. Le Père Teilhard de Chardin précisait ainsi le sens de ce renouvellement : « Jusqu'ici le chrétien était élevé dans l'impression que pour atteindre Dieu il devait tout lâcher. Maintenant il découvre qu'il ne saurait se sauver qu'au travers et en prolongement de l'univers... Etre résigné maintenant ne sera plus permis qu'aux lutteurs défaillants entre les mains de l'Ange. »

A lire des extraits de son œuvre, les fervents hommages qu'elle recueille dix ans après sa mort chez ses frères proches et lointains, comme chez ceux que l'on eût pu tenir avant lui pour les antagonistes de sa foi, on mesure la place insigne laissée par le Père de Chardin. Il s'efforçait, comme il le disait, de frayer une issue en forçant quelque seuil de plus grande conscience. « Il croyait » que l'Univers avance et que nous sommes chargés de le faire avancer. »

LEOPOLD SENGHOR ET TEILHARD DE CHARDIN

Malgré ses lourdes charges M. Léopold Senghor, Président de la République du Sénégal, a accepté de participer à la commémoration du dixième anniversaire de la mort du Père Teilhard de Chardin sous la forme d'une émission enregistrée pour la chaîne « France-Culture » de l'O.R.T.F.

Le texte de la déclaration est d'un exceptionnel intérêt et déborde le cadre de la question posée sur la situation actuelle de la pensée de Teilhard de Chardin en Afrique. M. Sedar Senghor affirme en effet



que si les premiers penseurs marxistes, qui furent ses guides, ignoraient passablement les noirs, Teilhard de Chardin en revanche leur restitue leur « être » et les convie au dialogue. Il conclut : « Lorsqu'un jeune homme vient à moi, déçu et las, déchiré comme je le fus en cherchant la voie, je lui recommande de lire Pierre Teilhard de Chardin. Il m'a rendu la foi tout en me permettant d'être un socialiste africain : un « socialiste croyant ».

FONDATION DE LA SOCIÉTÉ BRÉSILIENNE TEILHARD DE CHARDIN

Le 9 avril 1965 a été fondée à Rio de Janeiro, au cours d'une cérémonie réalisée dans un auditorium de l'Association de Presse, la Société Brésilienne Teilhard de Chardin. Un comité directeur provisoire a été élu, dont la présidence a été confiée au général Severino Sombra.

Le but de la Société est « de répandre, en particulier par le moyen de conférences, discussions, colloques, la connaissance militante de l'œuvre de Teilhard ».

TEILHARD DE CHARDIN PUBLIE EN U.R.S.S.

M. Leontiev, professeur à la Faculté de philosophie de l'Université de Moscou et Vice-président de l'Association U.R.S.S.-France, a confirmé récemment que les œuvres du Père Teilhard de Chardin allaient être publiées sous peu en traduction russe par les éditions « Progrès » avec une préface qui mettra en lumière les relations suivies qu'entretenait l'auteur du « Destin de l'Homme » avec le philosophe soviétique Vernadski (1863-1945).

*

L'HOMMAGE DE LA FRANCE A LE CORBUSIER

Le 1er septembre, à la nuit tombante, dans la cour Carrée du Louvre, la France a rendu à Le Corbusier, l'architecte le plus audacieux de notre temps, l'hommage qu'elle lui devait. Avant le discours de M. André Malraux, ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles, la voix du disparu, que présentaient des extraits de films, se superposa aux accents de la « Marche pour la mort d'un héros », de Beethoven. Des délégués grec et indien apportèrent près du cercueil deux urnes contenant l'une de la terre recueillie près de l'Acropole, l'autre de l'eau du Gange.

Après l'allocution, vers minuit, la foule silencieuse, où les jeunes gens étaient nombreux, défila lentement devant la dépouille mortelle.



Nous avons cru devoir reproduire intégralement le discours du ministre dont l'extraordinaire intensité, s'agissant d'André Malraux, n'étonnera pas :

« Au moment où le gouvernement décidait de rendre à Le Corbusier l'hommage solennel de la France, il recevait le télégramme suivant :

« Les architectes grecs, avec une profonde tristesse, décident de déléguer leur président aux obsèques de Le Corbusier pour déposer sur sa tombe de la terre de l'Acropole.

« Et hier :

« L'Inde, où se trouvent plusieurs des chefs-d'œuvre de Le Corbusier et la capitale qu'il a construite : Chandigarh, viendra verser sur ses cendres l'eau du Gange en suprême hommage.

« Voici donc l'éternelle revanche.

« Il est beau que la Grèce soit présente dans cette cour illustre qu'ordonnèrent tour à tour Henri II, Richelieu, Louis XIV et Napoléon, et que, ce soir, la déesse pensive incline lentement sa lance sur ce cercueil.

« Il est beau que soient présents aussi les mandataires des temples géants et des grottes sacrées, et que cet hommage soit l'hommage des éléments.

« Car, c'est bien à un symbole fraternel que s'adressent ces symboles. Le Corbusier a connu de grands rivaux, dont quelques-uns nous font l'honneur d'être présents, et les autres sont morts. Mais aucun n'a signifié avec une telle force la révolution de l'architecture, parce qu'aucun n'a été si longtemps, si patiemment, insulté.

« La gloire trouve à travers l'outrage son suprême éclat, et cette gloire-là s'adressait à une œuvre plus qu'à une personne qui s'y prêtait peu. Après avoir pendant tant d'années pris pour atelier le large couloir d'un couvent désaffecté, l'homme qui avait conçu des capitales est mort dans une cabane solitaire. Les baigneurs qui rapportèrent le corps du vieux nageur ignoraient qu'il s'appela Le Corbusier. Mais peut-être eût-il été content de savoir que, lorsqu'ils le voyaient chaque jour descendre vers la mer, ils l'appelaient l'« ancien ».

« Il avait été peintre, sculpteur et, plus secrètement, poète. Il ne s'était battu ni pour la peinture ni pour la sculpture ni pour la poésie : il ne s'est battu que pour l'architecture. Avec une véhémence qu'il n'éprouva pour rien autre parce que l'architecture seule rejoignait son espoir confus et passionné de ce qui peut être fait pour l'homme.

« Sa phrase fameuse : « Une maison est une machine à habiter » ne le peint pas du tout. Ce qui le peint, c'est : « La maison doit être l'écrin de la vie. » La machine à bonheur. Il a toujours rêvé de villes,

et les projets de ses « cités radieuses » sont des tours surgis d'immenses jardins. Cet agnostique a construit l'église et le couvent les plus saisissants du siècle : « *J'ai travaillé pour ce dont les hommes d'aujourd'hui ont le plus besoin : le silence et la paix* », et le principal monument de Chandigarh devait être surmonté d'une gigantesque « main de paix », sur laquelle seraient venus se poser les oiseaux de l'Himalaya. La « main de paix » n'est pas encore en place...

« Cette noblesse parfois involontaire s'accommodait fort bien de théories souvent prophétiques et presque toujours agressives, d'une logique enragée, qui font partie des ferments du siècle. Toute théorie est condamnée au chef-d'œuvre ou à l'oubli. Mais celles-là ont apporté aux architectes la grandiose responsabilité qui est aujourd'hui la leur, la conquête des suggestions de la terre par l'esprit. Le Corbusier a changé l'architecture — et l'architecte. C'est pourquoi il fut l'un des premiers inspireurs de ce temps.

« Il y avait chez lui un créateur que nous ne pouvons pas séparer du théoricien, mais qui ne se confond pas avec lui. Disons qu'il en est le frère jumeau. Le Corbusier était avant tout l'artiste qui avait dit en 1920 : « *L'architecture est le jeu savant, correct et magnifique des formes assemblées dans la lumière* », et, plus tard : « *Puissent nos bétons si rudes révéler que, sous eux, nos sensibilités sont fines...* » Il inventait, au nom de la fonction comme au nom de la logique, des formes admirablement arbitraires. Bien entendu, il s'opposait au décor de la fin du dix-neuvième siècle, il détruisait l'ornement. Mais la destruction du style candélabre eût-elle suffi, quand on attendait encore de lui des masses géométriques, à susciter la proue de Ronchamp battue par les nuages des Vosges ? Son austérité y retrouvait l'âme des basiliques romanes.

« Il semblait oublier, mais n'oubliait jamais, que ses maisons n'étaient pas seulement des maisons, que ses villes imaginaires n'étaient pas seulement des villes, et que Chandigarh était tout autre chose que la capitale du Pendjab. Il a puissamment expliqué ce qu'il aimait, et c'est pourquoi les architectes grecs envoient la terre de l'Acropole « à l'homme qui sentit et aima la Grèce ». Mais ce ne sont pas ses écrits, qui ont révélé la fraternité secrète de la Grèce et de l'Inde : c'est Chandigarh. Ce ne sont pas ses théories qui ont rendu manifeste la grande et profonde parenté des formes de l'architecture : ce sont ses œuvres. En même temps qu'il disait, avec raison, que les rues n'ont pas été faites pour les autos, mais pour les piétons et pour les cavaliers, il révélait un langage millénaire. Parce qu'il annonçait l'avenir, il métamorphosait tout le passé des morts, pour l'apporter aux vivants...

« Le Corbusier, vous que j'ai vu si ému par l'hommage filial du Brésil, voici l'hommage du monde...

« Au Japon, le jour commence, et les six chaînes de télévision projettent votre musée de Tokyo, l'aube point dans l'Inde où les passereaux de Chandigarh secouent leurs ailes sur vos monuments, pendant que nos moineaux s'endorment sur l'église de Ronchamp. De l'autre côté de la Terre, le ministère de Rio, l'épopée de Brasilia, vont s'allumer dans le soir.

« Comme le cortège des femmes de l'Inde portant la terre vers le piédestal vide de la main de paix, avec le geste des porteuses d'amphores, voici tour à tour le président Kubitschek, qui fit surgir Brasilia des plateaux désertiques et qui vous exalte, « visionnaire de l'architecture, avec vos disciples Niemeyer et Costa ». (Ce ne sont pas vos disciples, mais ce sont vos fils.) Niemeyer, l'architecte des palais d'Etat de l'Amérique latine, vient de dire : « Il fut le plus grand génie de l'architecture contemporaine. » Et voici Costa, qui dessina le plus grand ensemble urbain du monde, venu suivre votre cercueil depuis la plage tragique

« Voici sa fille, votre élève, qui a drapé votre catafalque.

« Voici les architectes de la Grèce et ceux de l'Inde.

« Voici le message d'Aalto, qui a transformé la Finlande, celui de l'Angleterre, qui dit : « Il n'est pas un architecte de moins de soixante ans qui n'ait été influencé par lui. » Voici celui des Soviétiques : « L'architecture moderne a perdu son plus grand maître. » Voici celui de Neutra, celui des architectes américains, qui regrettent ce que vous pouviez faire encore.

Voici la voix du président des Etats-Unis : « Son influence était universelle et ses travaux sont chargés d'une pérennité qu'ont atteinte peu d'artistes de notre histoire... »

« Et voici enfin la France — celle qui vous a si souvent méconnu, celle que vous portiez dans votre cœur lorsque vous avez choisi de redevenir Français après deux cents ans — qui vous dit, par la voix de son plus grand poète : « Je te salue au seuil sévère du tombeau. »

« Adieu, mon vieux maître et mon vieil ami.

« Bonne nuit..

« Voici l'hommage des villes épiques, les fleurs funèbres de New-York et de Brasilia.

« Voici l'eau sacrée du Gange et la terre de l'Acropole. »

L'« EQUERRE D'ARGENT » A MM. CREVEAUX ET TESSIER

L'Equerre d'argent, prix fondé par la revue *l'Architecture française* et dont le thème pour cette année était l'architecture hôtelière, a été

décernée à MM. Raymond Creveaux et Jacques Tessier pour l'hôtel construit par eux à Deshaies, en Guadeloupe.

C'est parmi les réalisations de vingt-huit candidats que le jury, composé d'une trentaine d'architectes, a choisi l'œuvre de MM. Creveaux et Tessier.

Ils ont résolu avec bonheur, remarque le jury, les problèmes de climat, d'orientation et d'opposition aux vents, qui atteignent quelque 200 kilomètres à l'heure dans ces parages.

UNE ECOLE INTERNATIONALE D'ART A NICE

Une école internationale d'art, la plus grande d'Europe, va être édiflée à Nice sur le domaine de la villa Arson, somptueuse demeure du XVIIIème siècle où séjourna longtemps Talleyrand et qui était devenue par la suite une clinique. La ville de Nice vient d'en faire don à l'Etat.

Cette école pourra accueillir 2.000 élèves ainsi que des professeurs et des artistes français et étrangers qui participeront à la vie de l'école pour en faire un authentique foyer d'art vivant.

Elle comprendra 10.000 mètres carrés d'ateliers, de nombreux amphithéâtres et salles de cours.

Les plans ont été confiés à M. André Marot, architecte des bâtiments de France, premier grand prix de Rome. Il a défini une suite de volumes descendant en terrasse selon le principe des jardins suspendus. 15 millions de F seront investis par les autorités dans les travaux qui débiteront dès cette année et s'échelonneront sur cinq ans.

CEZANNE, MANET... ET AUTRES A NEW-YORK

Cinquante-six toiles françaises du 19ème siècle ou du début du 20ème ont produit la somme de 17 millions de francs lors d'une « grande vente » récente chez Parke Bernet à New-York.

Il n'est sans doute pas sans intérêt de se faire une idée précise de la cote que conservent les œuvres essentielles d'une grande époque de la peinture française.

Une « Vue de l'Estaque » par Cézanne, toile de 114,65×81 cm, dont on connaît d'ailleurs plusieurs versions, fut poussée par un amateur américain à 4 millions de francs ; il s'agit de la plus haute enchère offerte pour un Cézanne (la dernière date de 1958 : 2.600.000 francs à Londres pour le « Garçon au gilet rouge »), mais qui n'atteint pas pourtant le prix des « Grandes Baigneuses » achetées en novembre dernier à l'amiable 6.900.000 francs par la National Gallery de Londres.

Quant à Manet, son « Fumeur » daté de 1886 (le peintre avait alors 34 ans) a été emporté pour 2.25.000 francs ; le précédent record était 1.068.000 francs à Londres pour « La promenade ». En 1895 Gauguin, avant d'entreprendre son second voyage à Tahiti, avait mis à l'Hôtel des Ventes de Paris des toiles récentes : « Hina Maruru », signé deux ans auparavant (93×70 cm), avait atteint le prix de 360 francs (environ 1.999 F de 1965) ; elle a été emportée cette fois-ci pour 1.375.000 francs.

Un petit tableau du Douanier Rousseau représentant les fortifications qui s'élevaient naguère sur l'emplacement du boulevard Gouvion-St-Cyr, atteignit 220.000 F (il avait été acheté, il y a un peu plus de trois ans 192.000 F). A noter encore une toile éclatante de l'époque fauve (1906) par Derain, « La danse », vendue pour 350.000 francs et, pour 390.000 francs, un tableau de Chagall daté de 1929 : « La mariée sous le baldaquin ».

L'ART FRANÇAIS CONTEMPORAIN EN AMERIQUE LATINE

Après le Brésil et avant l'Uruguay, l'Argentine a présenté au public la grande exposition d'art français contemporain préparée par l'Association française d'action artistique. Pour cette circonstance le Musée National des Beaux-Arts de Buenos-Aires a reçu plus de 61.000 visiteurs. L'inauguration s'était faite en présence d'une nombreuse assistance, en présence de M. de la Torre, Secrétaire d'Etat à la Culture et sous la présidence de l'Ambassadeur de France, M. Christian de Margerie.

Le public argentin a manifesté qu'il avait compris l'ampleur et la qualité de l'effort réalisé par la France après vingt ans d'absence pour présenter un éventail aussi complet que possible de la peinture française récente.

*

SCIENCES ET TECHNIQUES

LANGAGE SCIENTIFIQUE

L'Académie des Sciences a créé en 1955 un comité consultatif chargé de vérifier la pureté du langage scientifique français. Il vient de prendre position sur l'emploi d'un certain nombre de néologismes, proscrivant les uns, recommandant certains autres et, enfin précisant les acceptions d'une dernière catégorie de termes.

C'est ainsi que sont déconseillés : alunissage, automation, dimensionné, pressurisé, standard, etc, qui ont tous des équivalents dans la langue traditionnelle. En revanche le Comité admet : optimiser, maximiser, absolescence (évolution tendant à rendre périmé), test (mais non pas « tester » pour « faire subir un test »), lyophilisation, cybernétique ou télétechnique. De même on nous recommande le mot radiation uniquement au sens de l'action d'émettre un rayonnement et non pas du rayonnement lui-même. On dira aussi matières fissiles et non fissionnelles et, de préférence, substances cancérogènes plutôt que cancérigènes. Il faut enfin utiliser le masculin pour écliptique et réserver nylon et plexiglas qui sont des marques de fabrique aux seuls produits protégés par ces marques.

Par ailleurs, l'Académie des Sciences a transmis au Président de la République un vœu unanime demandant que nos représentants dans les assemblées internationales s'expriment en français. Celui-ci vient de faire connaître qu'il apporte à cette prise de position son « assentiment le plus complet » et il poursuit : « *Tout en faisant en sorte que les instructions nécessaires soient renouvelées et précisées par le gouvernement, je tiens à vous dire combien j'apprécie la certitude que vous voulez bien me donner quant à l'action des membres de l'Académie des sciences dans ce domaine essentiel. Il est, en effet, d'intérêt national que nos savants et techniciens s'inspirent, dans l'emploi de notre langue, du respect que la science française se doit à elle-même.* »

LE VINGTIÈME ANNIVERSAIRE DU COMMISSARIAT A L'ENERGIE ATOMIQUE

Le 18 octobre 1965 a marqué le vingtième anniversaire de la création du Commissariat à l'Energie Atomique par ordonnance du Gouvernement provisoire de la République. Ainsi naissait un organisme unique, centralisant les attributions appartenant à plusieurs ministères, à la fois très libre dans sa gestion, mais entièrement dépendant du chef du Gouvernement.

Sa croissance fut rapide. Autour de l'équipe initiale composée des quatre grands savants nucléaires : Frédéric Joliot, nommé Haut Commissaire, Irène Joliot-Curie, Pierre Auger et Francis Perrin qui tous étaient professeurs au Collège de France ou à la Sorbonne, fut constitué le premier comité. Parmi les premiers pionniers de l'aventure atomique française il se faut garder d'oublier MM. Kowarski, le premier directeur des services scientifiques, Guéon, chef de service de chimie générale et Bertrand Goldschmidt, chef du service de chimie extractive, ainsi que les physiciens Denivelle et Langevin.

Vingt ans après sa fondation le C. E. A. est devenu un vaste organisme de recherche scientifique et technique, de production de matières pre-

mières des industries atomiques ainsi que de certains types d'éléments combustibles pour réacteurs nucléaires. Il emploie près de 28.000 personnes et son budget annuel atteint 5 milliards de F. Il comprend :

- 4 centres de recherche générale (Saclay, Fontenay-aux-Roses, Grenoble et Cadarache) consacrés à la recherche orientée vers les applications industrielles de l'énergie atomique, la production des radioisotopes ou des éléments combustibles.
- 4 centres de production de base (Le Bouchet pour l'uranium naturel, Marcoule et La Hague pour le plutonium, Pierrelatte pour l'uranium 235).
- 5 centres d'études des applications militaires et 2 centres de fabrication d'armes.
- 3 divisions minières en métropole avec leurs usines de traitement chimique des minerais.

Cependant le C.E.A. considère qu'il est encore au stade du développement et son expansion est plus considérable que celle du pays en général. C'est là un impératif de l'avenir français.

LA CARTE DE LA TELEVISION EN COULEURS

On peut désormais, à l'issue de la conférence de Vienne, dresser la carte, en grande partie théorique, de la télévision en couleurs en Europe et dans le monde.

Nous ne retiendrons que les vingt-trois pays qui se sont prononcés en faveur du procédé français S.E.C.A.M. :

- La France, le Luxembourg, Monaco.
- Tout le bloc des pays de l'Europe de l'Est : U.R.S.S., Ukraine, Biélorussie, Pologne, Hongrie, Tchécoslovaquie, Bulgarie, Roumanie, Allemagne de l'Est.
- Les trois pays d'Afrique du Nord : Maroc, Algérie, Tunisie.
- Pays de l'Europe méditerranéenne : la Grèce, l'Espagne.
- Pays de l'Afrique noire francophone : Cameroun, Gabon, Haute-Volta, Mali, Niger et Madagascar.
- Amérique du Sud : Argentine.

LE PREMIER SATELLITE FRANÇAIS

Au cours de l'année 1965 le prix Nobel de Médecine a été attribué à 3 médecins français et la France est devenue la 3e puissance spatiale après l'URSS et les Etats-Unis. C'est dire qu'elle ne se contente nullement du rôle de musée de la culture où certains voudraient la confiner.

En novembre 1965 — les ingénieurs français du Centre National d'Etudes Spatiales ont procédé, sur le champ de tir saharien de Hammaguir, près de Colomb-Béchar, au lancement du premier satellite de conception et de fabrication nationale : le satellite « D 1 », qui a été mis sur orbite au moyen d'un lance-satellite, lui aussi de conception et de fabrication française : le lanceur « Diamant ».

Cette « inauguration » spatiale est l'aboutissement d'une longue suite de travaux et d'efforts poursuivis, depuis 1959, sous l'égide de la Délégation ministérielle pour l'Armement, dépendant du ministre des Armées, par deux organismes techniques : la Société pour l'étude et la réalisation d'engins balistiques (qu'on appelle plus simplement SEREB) et le Laboratoire de recherches balistiques et aérodynamiques installé à Vernon, dans le département de l'Eure. SEREB et LRBA ont été les maîtres d'œuvre, entourés et aidés par de multiples éléments de l'industrie aéronautique et spatiale française. C'est dire que le lance-satellite Diamant peut être considéré comme issu des recherches relatives aux engins balistiques stratégiques.

Mais pour aboutir à la réalisation de ce lance-satellite, il aura fallu aux techniciens français concevoir, construire et expérimenter, par des méthodes et des moyens qu'ils ont dû, eux-mêmes, créer, toute une gamme d'engins spatiaux qui ont la double qualité de pouvoir être utilisés, soit comme appareils de recherches technologiques, soit, sur le plan de la science, comme fusées-sondes de l'atmosphère. Ces engins constituent une « famille » dénommée « Pierres précieuses » — et une famille déjà nombreuse : « Agate », « Topaze », « Emeraude », « Saphir », « Rubis », et bientôt « Diamant » ...

Le dernier-né « Diamant » est formé de trois étages, car il assemble bout à bout : « Emeraude », « Topaze » et, comme troisième étage, un propulseur créé par la Société Sud-Aviation.

« Emeraude » a été essayé pour la première fois le 17 juin 1964 à Hammaguir — qui est une annexe du Centre inter-armées d'essais de Colomb-Béchar dont la France conserve la disposition, en vertu des accords franco-algériens, jusqu'en juillet 1967.

« Emeraude » est un engin long de 18 mètres environ, avec un diamètre de 1,4 mètres et un poids au départ de 18 tonnes, qui se compose essentiellement d'un propulseur à carburant bi-liquide (12,5 tonnes d'acide nitrique et d'essence de térébenthine) baptisé « Vexin » — qui est le nom de la région qui abrite les services du Laboratoire de recherches de Vermon. « Vexin » a d'ailleurs été conçu à l'occasion du projet de la fusée scientifique « Super-Véronique ». Comme ce propulseur ne peut voler seul, on l'a assorti d'un corps de fusée, d'une case d'équipements renfermant des appareils de mesure et enfin d'une ogive terminale. C'est cet ensemble qui constitue la fusée « Emeraude ».

Le deuxième étage du lance-satellite « Diamant » — appelé « Topaze » — est un engin de conception différente, car il est mû par un moteur à poudre qui brûle une masse de 2.275 kg, préparée par le Service des Poudres du ministère des Armées. Son poids total atteint 2.900 kg. et son diamètre 0,8 m. Depuis le mois d'octobre 1962, « Topaze » a, à son actif, 9 lancements réunis.

Pour expérimenter le comportement en vol des deux premiers étages, on a assemblé « Emeraude » et « Topaze » (en supprimant le corps de fusée d'« Emeraude ») ; ce qui donne une fusée nouvelle « Saphir », longue, elle aussi, de près de 18 mètres, et disposant d'une case d'équipements et d'une ogive terminale. « Saphir », pourra également être employé comme engin de recherches techniques.

Quant au troisième étage du lance-satellite, sa préparation a été confiée à la société de constructions aéronautiques « Sud-Aviation ». C'est un propulseur à poudre (bloc de 650 kg.) dont la longueur est légèrement supérieure à 2 mètres. Son enveloppe est en fibre de verre bobiné et enduite de résine, selon le procédé Roving, terminée par une capsule expérimentale fabriquée par la Société Matra.

Mais, ici encore, afin d'étudier le comportement en vol du propulseur « Sud-Aviation », il a été nécessaire de lui adjoindre, à titre de premier étage, une fusée « Agate » (8,5 m. de long, masse au départ 3,4 tonnes), dotée d'un propulseur à poudre (bloc de poudre de 1.900 kg.). « Agate » est la doyenne de la famille des « Pierres précieuses » ; et elle est bien au point maintenant, puisqu'elle a été tirée une douzaine de fois depuis juin 1961. Propulseur « Sud-Aviation » et fusée « Agate », reliés par un inter-étage, constituent à eux deux un nouveau type de fusée : « Rubis ». Celle-ci a été essayée pour la première fois le 10 juin 1964, toujours sur le champ de tir de Hammaguir, et avec un plein succès, jusqu'à l'altitude de 1.800 km. De même que « Saphir », la fusée « Rubis » pourra être mise à la disposition des hommes de science comme sonde spatiale ; elle permettra d'explorer des zones plus éloignées de la Terre que celles que l'on peut atteindre avec les fusées scientifiques habituelles : « Véronique », « Vesta », ou « Dragon ».

* * *

Les caractéristiques principales de « Diamant » sont les suivantes : longueur 19 mètres ; diamètre maximum 1,40 m. ; charge de carburant : 12,5 tonnes d'ergols et près de 3 tonnes de poudre ; poussées successives des étages : 28 tonnes, 15 tonnes et 2,5 tonnes (de 2,5 t. à 5,3 t.) ; en vol, stabilisation aérodynamique assurée par quatre empennages en croix.

Il est capable, sur une orbite théorique 400/1250 (c'est-à-dire 400 km de périégée et 1.250 km d'apogée) de satelliser une masse de 80 kg.



Mais d'ores et déjà, des améliorations ultérieures sont prévues, qui permettront de multiplier par quatre les performances initiales. On envisage d'abord de remplacer, dans le troisième étage, la poudre par un mélange d'hydrogène et d'oxygène liquides. Ensuite, on procéderait à la même modification pour le deuxième étage (« Topaze »). Les trois éléments de la fusée fonctionneraient donc aux propergols. Dans ces conditions, le nouveau « Diamant » (H 2 02) pourrait placer sur une orbite circulaire un satellite de 315 kg. à 300 km. d'altitude, de 280 kg. à 500 km. et de 245 kg. à 700 m.

* * *

Et voici le satellite « D 1 » qui a été mis sur orbite par le lance-satellite « Diamant ».

Le programme « D 1 » a un double objet : d'abord, mesurer les performances du lanceur « Diamant » et ensuite, vérifier la technologie du matériel purement français qu'il met en œuvre. Tout en étant de conception simple et relativement peu coûteuse, il permettra cependant d'étudier certains points, tels que le fonctionnement des réseaux de poursuite et de télécommande des satellites français (« Diane » et « Iris »), le comportement d'une station de réception de satellites de navigation et de géodésie, enfin, la viabilité du matériel spatial de fabrication française, notamment l'effet des radiations sur ce matériel.

D'une masse totale de 35 kg. « D 1 » comprend le satellite proprement dit (18,5 kg.) et une case d'équipements (16,5 kg.) destinée à transmettre des mesures relatives au fonctionnement du 3ème étage (le propulseur Sud-Aviation), pendant une vingtaine de minutes.

Le satellite, dont la structure a été réalisée par la société MATRA, a été conçu en vue des travaux technologiques et géodésiques. Il a la forme d'une boîte cylindrique de 50 cm de diamètre et de 20 cm de haut ; il porte quatre panneaux recouverts de cellules au silicium, éléments du générateur solaire et quatre antennes. Panneaux et antennes, repliés pendant la phase de lancement, se déploient sur un ordre issu de la case d'équipements.

On admet que la vie de « D 1 » pourra varier entre un mois et trois mois.

Son successeur « D 2 », qui sera mis sur orbite vers la fin de 1966, également au départ du champ de tir de Hammaguir, sera un satellite scientifique. Il emportera à son bord des instruments capables d'étudier la distribution de l'hydrogène dans l'enveloppe extérieure de la magnétosphère.

Georges MAREY.

**L'AIDE AUX PAYS EN VOIE DE DEVELOPPEMENT
2.274 MILLIONS DE FRANCS EN 1966**

Il ressort d'un document budgétaire que le gouvernement a adressé au Parlement, que le montant de l'aide qui sera accordée en 1966 par la France aux Etats en voie de développement s'élèvera à 2.274 millions de F.

Selon ces prévisions, la répartition de l'aide sera la suivante : Afrique noire d'expression française et Madagascar : 1.200 millions ; Algérie : 521,80 ; Maroc : 111,57 ; Tunisie : 56,44 ; Cambodge : 47,65 ; Laos : 30,75 ; Vietnam : 17,95 ; autres pays : 288,35.

A cette aide il faut ajouter :

- le montant des avances qui ont atteint cette année 132 millions ;
- celui des prêts de la Caisse centrale de coopération économique : 160 millions ;
- et enfin les prêts directs aux gouvernements qui se sont élevés, cette année, pour la Tunisie et le Maroc, à 262 millions.

ASSISTANCE FINANCIERE AU NIGER

L'ambassadeur de France au Niger, M. Albert Treca, et le ministre de l'intérieur Diamballa Yasambou Maiga, ont signé une convention par laquelle la France assure une assistance financière au budget spécial d'équipement du Niger pour l'exercice 1965-66.

La part de la France sera de 250.000.000 francs C. F. A. sur un total s'élevant à 613.000.000 francs.

LA LANGUE FRANÇAISE EN AFRIQUE NOIRE

M. Dannaud, directeur de la coopération culturelle et technique au ministère de la Coopération, a mis en lumière le problème de « l'enseignement et de l'avenir de la langue française dans les pays d'Afrique noire » dans une communication faite à l'Académie des Sciences morales et politiques.

Il a rappelé que « l'enseignement et par conséquent la diffusion de la langue française se sont considérablement accrus en Afrique noire depuis l'indépendance. En quatre ans, le nombre d'enfants scolarisés est passé de 1.600.000 à 2.900.000 et le nombre d'enseignants français a doublé (de 2.500 à 5.000). Dans presque tous les Etats, le français apparaît comme étant non seulement la langue des communications internationales, mais le support de l'unité nationale, l'instrument d'accès à la civilisation moderne »

« Cependant, constate M. Dannaud, les Etats d'expression française ne sont encore francophones qu'en puissance. Ils ont conscience du rôle fondamental que l'enseignement de la langue française doit jouer comme assise de leur développement et il est essentiel pour la France de saisir la chance unique que constitue pour elle le fait que tout un ensemble d'Etats peut devenir réellement francophone ».

Le problème à résoudre est double : quantitatif du point de vue des crédits et des hommes, qualitatif en ce qui concerne trois objectifs essentiels :

— rétablir le niveau de l'enseignement primaire (compromis par une extension rapide) grâce à l'envoi de conseillers pédagogiques et l'emploi de procédés nouveaux tels que la télévision scolaire ;

— rénover les méthodes, notamment par l'étude du français parlé en tant que langue vivante ;

— adapter le contenu de l'enseignement aux données de l'Afrique, et d'abord aux réalités du monde rural africain où est appelée à vivre l'immense majorité des enfants scolarisés.

Dans les pays où les secteurs secondaires et tertiaire sont encore peu développés, un enseignement qui détournerait l'enfant du monde rural serait condamné à ne fabriquer que des fonctionnaires et des chômeurs »

LES RELATIONS CULTURELLES FRANCO-ALLEMANDES

La Commission culturelle mixte franco-allemande, s'est réunie à Paris. Elle a constaté avec satisfaction, déclare le communiqué final, le développement de la connaissance du français en Allemagne et de l'allemand en France. La proportion d'élèves et d'étudiants qui apprennent le français ou l'allemand augmente régulièrement. Dans les lycées allemands, un élève sur deux apprend le français ; dans les écoles moyennes, un sur trois. En France, le pourcentage s'élève chaque année ; dans les lycées, en 1965, 18,1% des élèves ont choisi l'allemand comme 1ère langue, 34,3% l'allemand comme 2ème langue, tandis que 125.000 élèves des collèges d'enseignement général apprennent l'allemand. Des échanges à tous les niveaux entre professeurs, assistants, futurs instituteurs ainsi qu'entre étudiants et élèves contribuent à cette progression. En même temps, la Conférence franco-allemande des Recteurs, qui se réunit périodiquement, s'emploie entre autres à établir des équivalences de diplômes et de scolarité.

L'enseignement extra-scolaire ne cesse lui aussi de se développer, grâce à la radio et à la télévision, aux instituts culturels, à l'emploi des méthodes audio-visuelles, aux échanges multiples entre la France et l'Allemagne. Un exemple est révélateur : en République Fédérale, on estime que le nombre d'Allemands qui peuvent se faire comprendre en français a augmenté de 40% depuis 10 ans.

Dans le domaine très important des échanges scientifiques, des contacts nombreux continuent à être pris entre savants français et allemands.

Sur le plan artistique, des manifestations de tous ordres se sont succédées en France et en Allemagne dans le domaine des arts plastiques, de la musique, du théâtre, du film, de la radio et de la télévision.

L'œuvre définie par l'accord culturel de 1954 et le traité franco-allemand de 1963 est en pleine réalisation et a trouvé dans les deux peuples une profonde résonance. La Commission souhaite que cette œuvre soit assidûment poursuivie, et elle a prévu les mesures à prendre et émis des vœux de nature à favoriser l'heureux développement des relations culturelles franco-allemandes.

ACCORD FRANCO-MEXICAIN DE COOPERATION SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE

La France et le Mexique ont signé un accord de coopération scientifique et technique. Cet accord fixe les grandes lignes de la collaboration des deux pays dans les domaines technique, scientifique et administratif et dans le domaine de la formation professionnelle. Les modalités d'application seront définies ultérieurement par voie d'arrangements complémentaires.

Le nouvel instrument, qui a été signé par M. Antonio Carillo Flores, secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, et M. Raymond Offroy, ambassadeur de France, doit permettre d'accoltre sur le plan de la coopération technique les échanges entre les deux pays.

L'accord prévoit essentiellement

1.—des échanges d'experts, chercheurs, techniciens, pouvant participer à des études, collaborer à la formation de personnel, fournir une aide technique, etc ;

2.—la participation des mêmes spécialistes à des cycles d'études, à l'élaboration de programmes de formation professionnelle ;

3.—l'organisation de stages et l'octroi de bourses pour les étudiants des deux pays. (La France accorde déjà quelque deux cents bourses par an au Mexique, dont plus de la moitié pour les services scientifiques).

4.—le don de matériel scientifique et technique, l'échange de documentation et des divers moyens d'information réciproque.

Une commission mixte se réunira tous les deux ans alternativement à Paris et à Mexico, pour examiner les conditions d'application de l'accord et étudier les actions nouvelles à entreprendre.

MARCHES

REPUBLIQUE DOMINICAINE

Une étude de 2 ans sur le potentiel énergétique et les possibilités d'irrigation dans la République Dominicaine a été confiée par le Fonds Spécial des Nations Unies, le Gouvernement de la République Dominicaine et la Banque Mondiale à la SOGREAH (avenue Léon Blum à Grenoble — Isère).

Les études qui seront effectuées en 2 étapes permettront de mettre au point un système intégré et complet de mise en valeur des terres et des ressources hydrauliques des bassins fluviaux (Yaque del Nor et Yaque del Sur) à des fins agricoles et hydro-électriques.

NICARAGUA

Les *Grands Travaux de Marseille* (25, Rue de Courcelles à Paris, 8ème) qui construisent actuellement au Nicaragua le barrage d'El Tuma et le système hydro-électrique le plus important d'Amérique-centrale ont terminé la première phase des travaux. Les nouvelles installations ont été inaugurées par le président René Schick.

La construction du système hydro-électrique d'El Tuma représente un investissement de 20 millions de dollars.

PANAMA

La *Compagnie Générale d'Entreprises Electriques* (13, rue Antonin-Reynaud à Levallois, Seine) qui a pour objet la fourniture d'ensembles industriels « clés en mains », a remis récemment un important abattoir à la *Compagnia Ganadera Chiricana*, à David (république de Panama).

Ce département vient de signer un contrat pour la fourniture d'une importante usine de textiles (4 millions de \$) qui sera installée dans la zone libre de Colon de la république de Panama, où elle procède aussi à la construction d'un entrepôt frigorifique.

ENSEIGNEMENT

PLUS DE 400.000 ETUDIANTS DANS LES UNIVERSITES

Selon le bulletin de rentrée du ministère de l'Education Nationale, plus de 400.000 étudiants se pressent aux portes des universités françaises. Les grandes écoles comptent pour leur part 40.000 élèves dont la moitié sont également inscrits dans les facultés.

La progression des effectifs évaluée à 12% est due à l'arrivée dans l'enseignement supérieur des classes nombreuses d'après-guerre. Elle doit se poursuivre jusqu'en 1972 où les universités accueilleront près de 800.000 étudiants.

On trouvera ci-après la répartition des étudiants par Académie et par discipline :

Répartition des étudiants par Académie

Paris	128.000	Caen	9.220
Aix-Marseille	27.380	Poitiers.....	9.190
Lyon	26.030	Nantes	8.330
Toulouse.....	25.510	Dijon.....	7.730
Bordeaux	24.590	Orléans.....	6.400
Montpellier	21.690	Besançon	5.420
Lille.....	19.010	Rouen	4.950
Grenoble	19.000	Reims	3.690
Strasbourg.....	17.280	Nice	6.230
Rennes	15.620	Amiens	2.400
Nancy	13.610	Limoges	1.740
Clermont	9.350		

Répartition des étudiants par discipline

Disciplines	1964-65	1965-66	accroissement
Droit	74.000	83.000	12,5 %
Lettres	123.000	137.000	11 %
Sciences	113.500	129.000	14,5 %
Médecine	44.000	47.300	7 %
Pharmacie	12.500	14.200	12,5 %

LE MARCHÉ DU TRAVAIL

Le ministère du travail vient de publier les statistiques relatives au marché du travail à la date du 1er octobre 1965. Par rapport à l'automne dernier, elles font apparaître une augmentation de 33% des demandes d'emploi demeurées sans réponse et de 45% du nombre des chômeurs secourus.

La situation d'ensemble se présente comme suit :

- *placements* : 37.709 placements (rapatriés inclus) ont été effectués au 1er octobre 1965 contre 25.105 le 1er septembre 1965 et 40.603 le 1er octobre 1964.
- *offres d'emplois non satisfaites* : 32.907 offres (rapatriés inclus) au 1er octobre contre 31.905 le 1er septembre 1965 et 49.497 le 1er octobre 1964.
- *demandes d'emplois non satisfaites* : 136.171 demandes non satisfaites (rapatriés inclus) au 1er octobre contre 122.640 le 1er septembre 1965 et 103.687 le 1er octobre 1964.
- *chômeurs secourus* : 29.975 chômeurs le 1er octobre 1965 contre 29.026 le 1er septembre et 21.414 le 1er octobre 1964.

**90.000 FAMILLES DE TRAVAILLEURS ETRANGERS
EN FRANCE EN SIX ANS**

M. Jacques Doublet, président du conseil d'administration de l'Office national français d'immigration a indiqué au cours du colloque sur les migrations de travailleurs en Europe, organisé à Genève, que la « France a accueilli et tend de plus en plus à accueillir un nombre important de familles soucieuses de rejoindre le travailleur étranger pour tenter l'aventure de l'adaptation dans le pays d'accueil. Entre le 1er janvier 1959 et le 31 décembre 1964, a précisé M. Doublet, plus de quatre vingt-dix mille familles sont ainsi entrées en France, représentant deux cent mille personnes, sans compter l'immigration familiale nord-africaine, qui représente à elle seule une population de près de cent mille jeunes gens de moins de vingt ans ».

CHRONIQUE

A L'AMBASSADE

Vendredi 29 octobre S. E. l'Ambassadeur de France et Madame Charles Le Génissel sont arrivés à Port-au-Prince venant de Paris via New-York. « Conjonction » leur présente ses vœux respectueux d'heureux séjour en Haïti.

A L'INSTITUT

Nous avons accueilli le 1er octobre M. Victor Bertin, docteur en médecine vétérinaire. Détaché en Haïti par le service français de la Coopération technique, il remplace M. Jacques Grosnier qui nous a quittés en juin 1964. Le Dr. Bertin, qui a dirigé des services vétérinaires dans plusieurs Républiques d'Afrique et à Madagascar, est professeur à l'école d'agronomie de Damiens et Conseiller technique du Ministère haïtien de l'agriculture.

Quelques jours après arrivaient M. et Mme Jacques Barros, venant de Bordeaux, par San Juan de Porto-Rico. Jeune agrégé d'Histoire, diplômé de Sciences politiques, M. Barros dispense son enseignement à l'Ecole Normale Supérieure, à la Faculté de Droit et à la Faculté d'Ethnologie. Il occupe la chaire récemment laissée vacante par le départ de M. Bernard Foubert.

*

Notre collègue et ami Jean-Claude Fournier a été chargé par intérim des fonctions d'Attaché Culturel près de notre Ambassade et de Directeur de l'Institut Français.

*

Le jeudi 18 novembre M. René Laforêt, bibliothécaire de l'Institut Français, est parti pour Los Angeles. Notre maison a ainsi perdu son plus ancien collaborateur ; entré à l'Institut presque au lendemain de sa fondation en 1945, il a présidé à l'établissement de notre premier fonds de livres et revues et a contribué plus que personne à résoudre les problèmes posés par le développement rapide de ces collections. De nombreuses promotions d'étudiants ainsi que les usagers de nos services de prêt ont apprécié sa compétence et sa courtoisie. Il était également chargé du maniement des projecteurs de cinéma, de l'entretien du ma-

tériel audio-visuel, de la sonorisation et de la régie de la salle de spectacle, etc. Il s'est toujours acquitté de ces tâches aussi délicates qu'absorbantes avec un entier dévouement.

S. E. M. l'Ambassadeur de France, M. Jean-Claude Fournier, Directeur de l'Institut ainsi que ses collègues de la Mission Universitaire et tous les membres du personnel administratif ont accompagné M. Laforêt à l'aérodrome de Maïs Gâté « Conjonction » lui souhaite un heureux séjour au pays des vedettes.

RECITAL DE LA « COMPAGNIE DE LA CONTRESCARPE ».

Quatre jeunes artistes de la « Compagnie de la contrescarpe » de Paris ont donné dans l'auditorium de notre Institut un récital de chansons françaises le lundi 15 Novembre.

Accompagnés à la guitare par M. Jean François Gael, Madame Francesca Solleville et M. Jacques Marchais ont interprété avec un talent très sûr et très sobre un programme des plus variés allant des airs folkloriques du XV^{ème} siècle aux chansons poétiques d'auteurs contemporains. Entre les tours de chant de ses camarades, M. Bernard Haller, mime d'une étourdissante virtuosité, a vivement diverti le public par des « skèthes » très variés. Par des applaudissements nourris et de nombreux rappels, les auditeurs ont manifesté le grand plaisir qu'ils ont pris à cette soirée.

QUATORZIEME SAISON DE LA COMPAGNIE JEAN GOSSELIN

M. Jean Gosselin et sa Compagnie arriveront à Port-au-Prince le 7 janvier par le paquebot « Antilles » de la Compagnie Générale Transatlantique. Outre son directeur la troupe comprend cette année dix artistes : Mesdames Catherine Alméras, Madeleine Gaune et Eliane Maazel et Messieurs Maurice Antoni, Roland Bourguignon, George Bruce, Eric Kruger, Hubert Serra et Pierre Lioté.

Ils interpréteront pour nous : « Cinna » de Corneille, « Les fourberies de Scapin » de Molière, « Caligula » d'Albert Camus, « la Cantatrice chauve » et « La Leçon » d'Ionesco, « le système Fabrizzi » d'Albert Husson, « Le deuxième coup de feu » de Robert Thomas et « Fleur de Cactus » de Barillet et Grédy. La Compagnie Jean Gosselin s'embarquera sur le paquebot « Flandre » à destination de la Guadeloupe.

UN DEPART

Au moment de mettre sous presse nous apprenons le départ pour les Etats-Unis de Max Bissainthe qui était membre du Comité de Rédaction de notre revue depuis plusieurs années.

Nous ne saurions mieux faire en guise d'hommage que de rappeler la « Silhouette » qui avait été dressée de lui par Simon B. Lando dans le No. 49 de « Conjonction »

Né en 1911 Max Bissainthe fait de brillantes études à l'Institution St. Louis de Gonzague (Port-au-Prince). Il est reçu licencié en droit en 1933. On ne le voit guère plaider. Mais il fait un long stage dans le journalisme (*Psyché, Maintenant, Le Nouvelliste, Petit Impartial*), avant d'être absorbé par la bibliothéconomie et la science des Archives. Très tôt il ressent la nécessité de connaître de près les techniques pratiquées en Amérique et en Europe.

Il se rend à la Columbia University (New-York), puis à une série de congrès ou autres réunions de spécialistes :

La Havane (1944), Guatémala (1946), Londres, Manchester et Paris (1948), New-York (1949), Washington (1950 et 1951), Paris et l'Italie (1952-53) grâce à une invitation de l'Unesco, un séminaire de bibliographie à la Havane (1955, invité par l'Unesco), deux mois de recherches aux Etats-Unis (1956), un séminaire de bibliographie à Panama (1958, invité par l'Unesco), enfin en 1961, toujours sur invitation de l'Unesco, un séminaire de bibliographie à Mexico.

Pendant 17 ans d'autre part, Max Bissainthe présida aux destinées de la Bibliothèque nationale de Port-au-Prince. En 1947 son mérite exceptionnel lui avait valu d'être nommé Inspecteur général des Bibliothèques publiques.

C'est par excellence l'homme du livre, l'ami passionné des manuscrits ; son érudition n'a cessé de s'enrichir au contact des immenses collections qu'il a pu visiter à loisir dans les capitales de l'Ancien et du Nouveau Monde. A tel point qu'il en connaissait parfois mieux les arcanes que leurs conservateurs, dans sa spécialité surtout, celle de l'Histoire d'Haïti.

Car Max Bissainthe a consacré toute sa vie au service de son pays. S'il a soulevé des montagnes de parchemins poussiéreux ce fut pour y retrouver les sources sûres d'une Histoire nationale authentique.

Ce travail ingrat, auquel beaucoup de ses compatriotes avaient répugné (le verbiage est plus facile), cette quête patiente, obstinée, scientifique de la vérité, constituent la plus belle leçon de Max Bissainthe. Sans eux point de culture nationale digne de ce nom mais une activité anarchique que l'oubli dévore à mesure. C'est dire l'importance fondamentale de son « Dictionnaire de Bibliographie haïtienne » (Washington 1951), qui lui valut d'être nommé Officier de l'Ordre National « Honneur et Mérite ». (En 1962, par décret d'André Malraux ministre français des Affaires culturelles, il était nommé Officier de l'ordre des Arts et des Lettres).



Ce que sauvent ces pages ce sont le passé, la vie même d'Haïti. C'est d'ailleurs pour préparer une nouvelle édition de son « Dictionnaire » que notre ami se rend aux Etats-Unis. Il pense que ce travail lui prendra un an ou deux.

Nous regretterons d'autant plus son absence que Max Bissainthe n'a rien du rat de bibliothèque absent du monde et que cet érudit rigoureux est aussi le plus fin et le plus spirituel des camarades.

« Conjonction » le remercie d'avoir accepté d'être son correspondant à New-York. Au collaborateur et à l'ami nous souhaitons un travail fructueux. Et nous l'attendons, persuadés que nous sommes que des esprits de cette valeur sont éminemment nécessaires à Haïti.



Consultez votre Agent de Voyages sur les avantages
des voyages « AIR FRANCE »

45 ANS d'expérience

- ▶ Service personnalisé
 - ▶ Tarifs spéciaux pour étudiants
- Accord AIR - MER (avion-bateau)
« STOP TOURS, etc... »



WELCOME SERVICE

A votre disposition, dans toutes les grandes agences Air France à travers le monde, pour vous renseigner, vous aider, vous conseiller, simplifier et agréments vos séjours. Consultez-le.



AIR FRANCE

LE PLUS GRAND RESEAU DU MONDE

BANQUE

NATIONALE

DE LA

REPUBLIQUE
D'

HAITI

(DEPARTEMENT COMMERCIAL)

a inauguré le 26 novembre 1951 son nouveau service de :

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Amélioré, modernisé, ce service vous offre à l'intérieur de sa voûte blindée un coffret du dernier modèle en usage aux Etats-Unis, dans lequel vous pourrez déposer :

VOS BIJOUX

VOS PAPIERS PERSONNELS

VOS TITRES

EN TOUTE INDÉPENDANCE

ET EN TOUTE SÉCURITÉ

AVEC DISCRÉTION

ET CONFORT

Nous avons l'honneur de solliciter votre **VISITE...**
et votre **PATRONAGE.**



Haïti

L'ILE DU SOLEIL
QUI JOINT
AU CHARME DU VIEUX MONDE
TOUT LE PITTORESQUE
INCOMPARABLE DES TROPIQUES

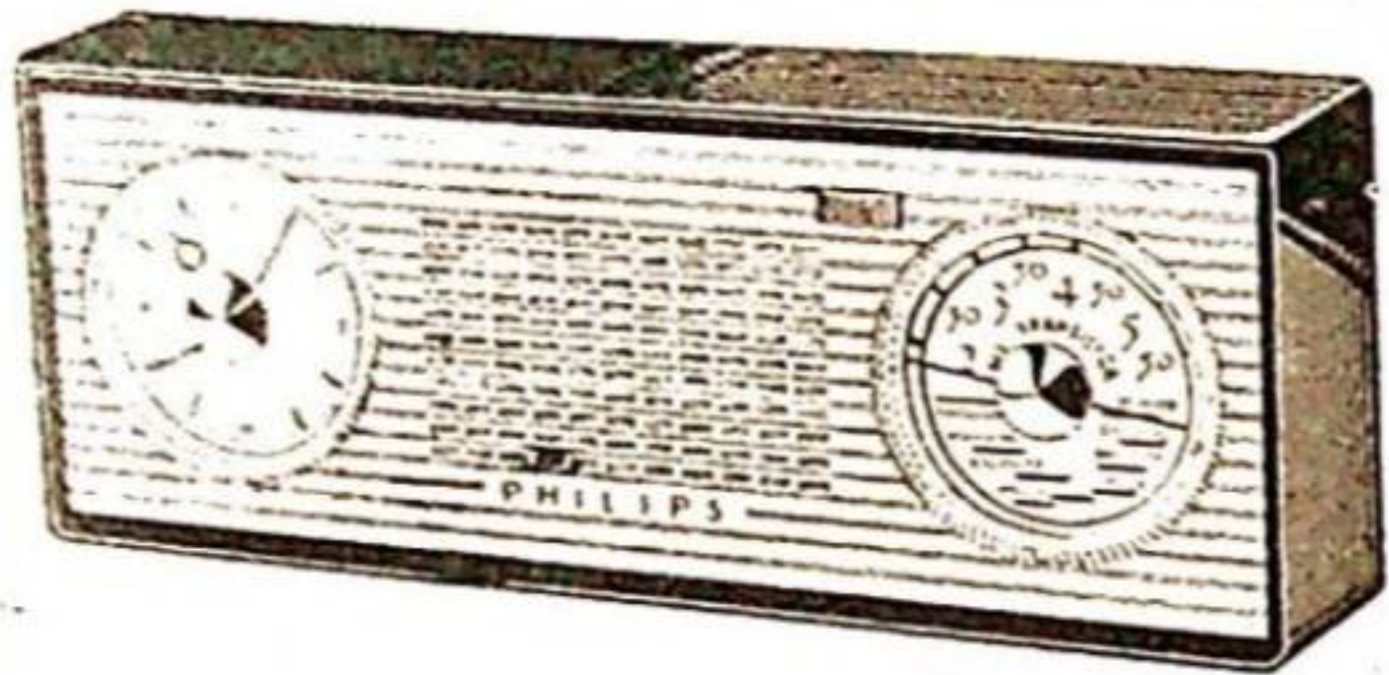
*Des vacances agréables,
Une cure de repos près de la mer
ou à la montagne,
Des excursions toujours intéressantes :*

HAÏTI

La République de langue
française du
Nouveau Monde

Pour tous renseignements :
Le Département du Tourisme
Port-au-Prince, Haïti

Haïti Tourist Information Bureau
30 Rockefeller Plaza, New York 20, N. Y.



RADIO PHILIPS
Curaçao Trading Co.

Rue Pavée

REINBOLD

COFFEE EXPORT IMPORT, S. A.

REGIE DU TABAC

Voila enfin ces

Cigares merveilleux

COURONNE
POPULAIRE

PALME

VEVEY
CREME

DU NOUVEAU A LA MAISON DESCHAMPS

POUR VOS DOCUMENTS, IMPRIMES DE TOUTES SORTES,
UN APPAREIL-PHOTOCOPIE DES PLUS PERFECTIONNES.

La précision qui le caractérise donne à ses reproductions une netteté qui plaira et étonnera à la fois. Aussi c'est, confiants, que nous attendons les clients les plus difficiles.

En outre, la livraison de tout travail sera immédiate, nous voulons dire qu'il sera remis dans un délai de 2 heures.

Comme toujours, A VOTRE SERVICE !

SHEAFFER

L'aristocrate des plumes-fontaines
de qualité

EN VENTE
A LA MAISON

RUE BONNE FOI

G. Gilg

PORT-AU-PRINCE

**PHARMACIE
SEJOURNE**

Fondée en 1864

ETIENNE SEJOURNE
(1864-1889)

FREMY SEJOURNE
(1889-1937)

RAOUL et MAX SEJOURNE
(1937)

**LABORATOIRE
D'ANALYSES**

Laboratoire de préparation
d'ampoules stérilisées -
Port-au-Prince

RHUM

BARBANCOURT



Apprécié depuis 1862

Port-au-Prince

Tel. 2756

GLISSEZ-VOUS DANS LA

FRAICHEUR BIENFAISANTE

D'UN CONDITIONNEUR D'AIR

WESTINGHOUSE

TELEPHONE : 2092

BOUCARD & Co. — DISTRIBUTEURS

SALVITAE

NEPHRITE CYSTITE PROSTATITE URETRITE

Le SALVITAE neutralise promptement l'urine acide, caractérisée par une sensation d'ardeur, réprime le désir fréquent d'uriner, soulage toute Irritation et Inflammation de la Vessie et des Reins, enlève et dissout toutes les Matières Solides qui se trouvent dans l'urine, et a un effet diurétique et antiseptique à la fois curatif sur les canaux urinaires.

Dose : Une cuillerée à thé dans un verre d'eau toutes les quatre heures.

JOSEPH NADAL & Co.

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF

DUNBRIK

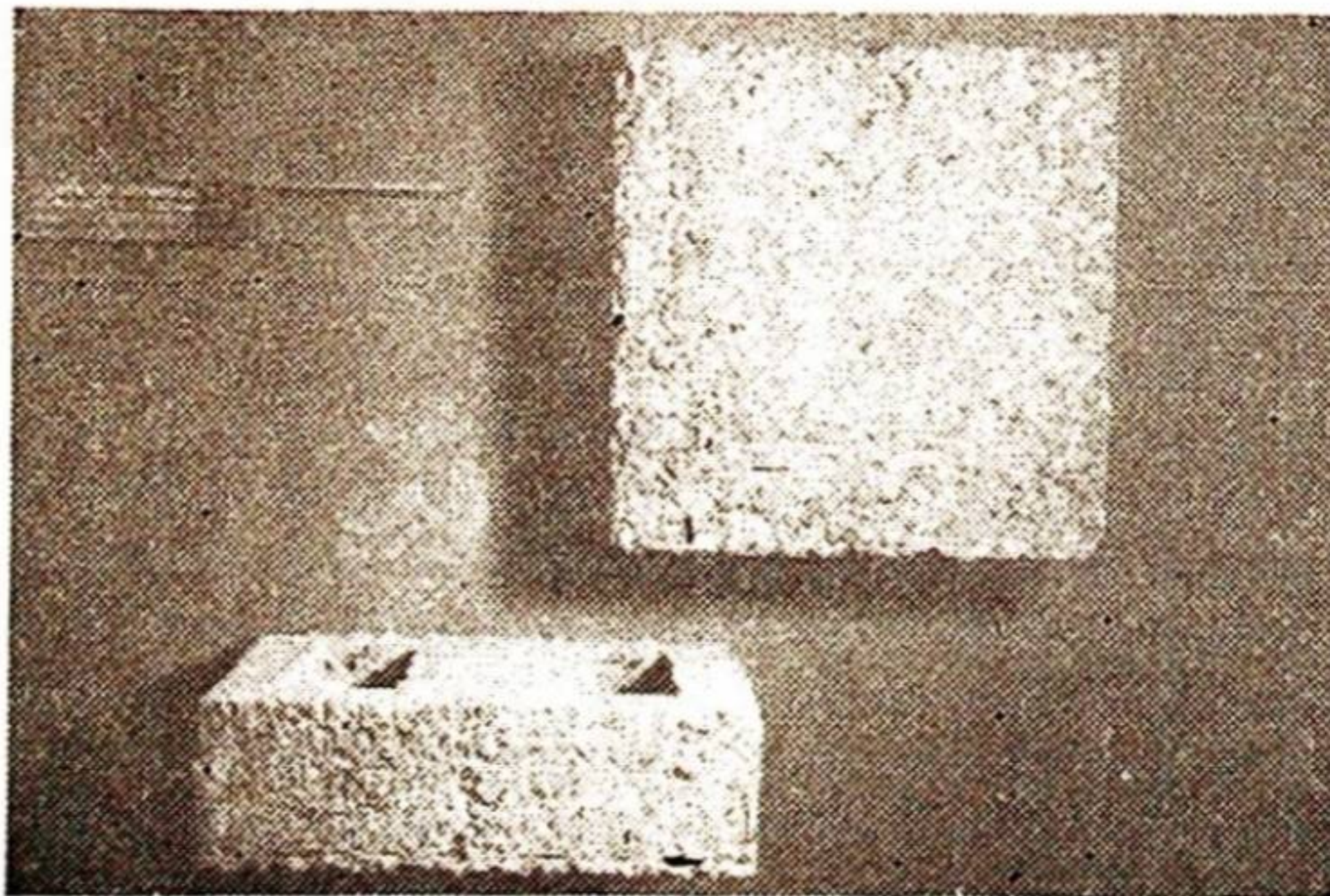


Fig. 14

Brique 6 x 20 x 20

**BANQUE POPULAIRE
COLOMBO-HAITIENNE**

Capital : Gdes 5.000.000.00

EPARGNANTS,

Faites fructifier votre argent dans un compte d'Epargne à la BANQUE POPULAIRE COLOMBO-HAITIENNE.

**COMMERÇANTS,
INDUSTRIELS**

pour toutes vos opérations tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, adressez-vous à la BANQUE POPULAIRE COLOMBO-HAITIENNE.

LES ESSENCES AROMATIQUES D'HAÏTI, S. A.

ESSAROME

Siège Social : Portail de Léogane
Port-au-Prince, Haïti

la plus grande chaîne d'usines de production
d'Huiles Essentielles
(VETIVER - AMYRIS)
d'Haïti

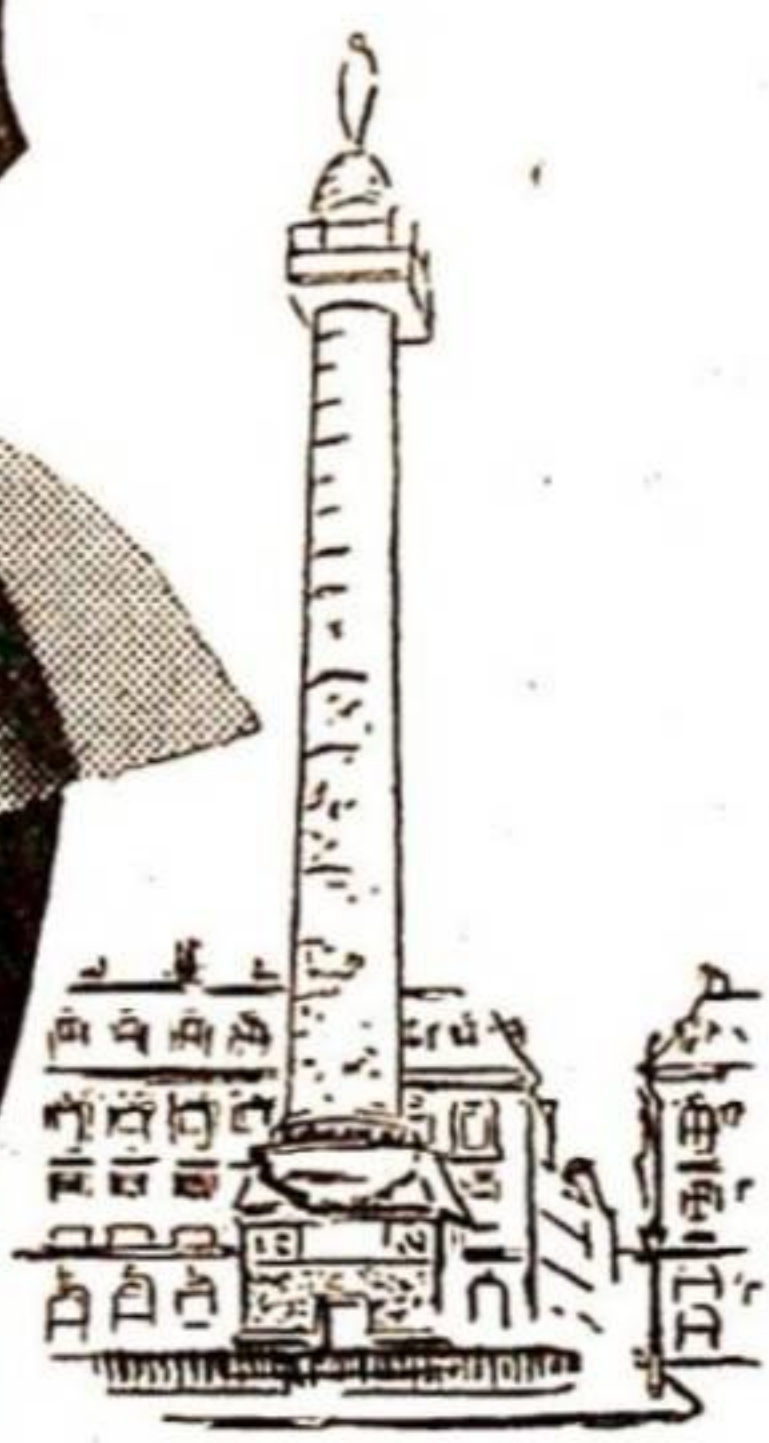
au service de l'Industrialisation et
du Progrès matériel du Pays.

Crayons
à lèvres

Dior

et les
produits
de Beauté

ORLANE



La Belle Créole



Si vous aimez les reliques...

Achetez pour votre collection les voitures dessinées
pour vos pères

Si vous voulez bénéficier d'une technique... dans
le vent...

Et semer les limaçons...

Prenez le volant d'une...

R 8 MAJOR
RENAULT

Ces fameux appareils
de radio

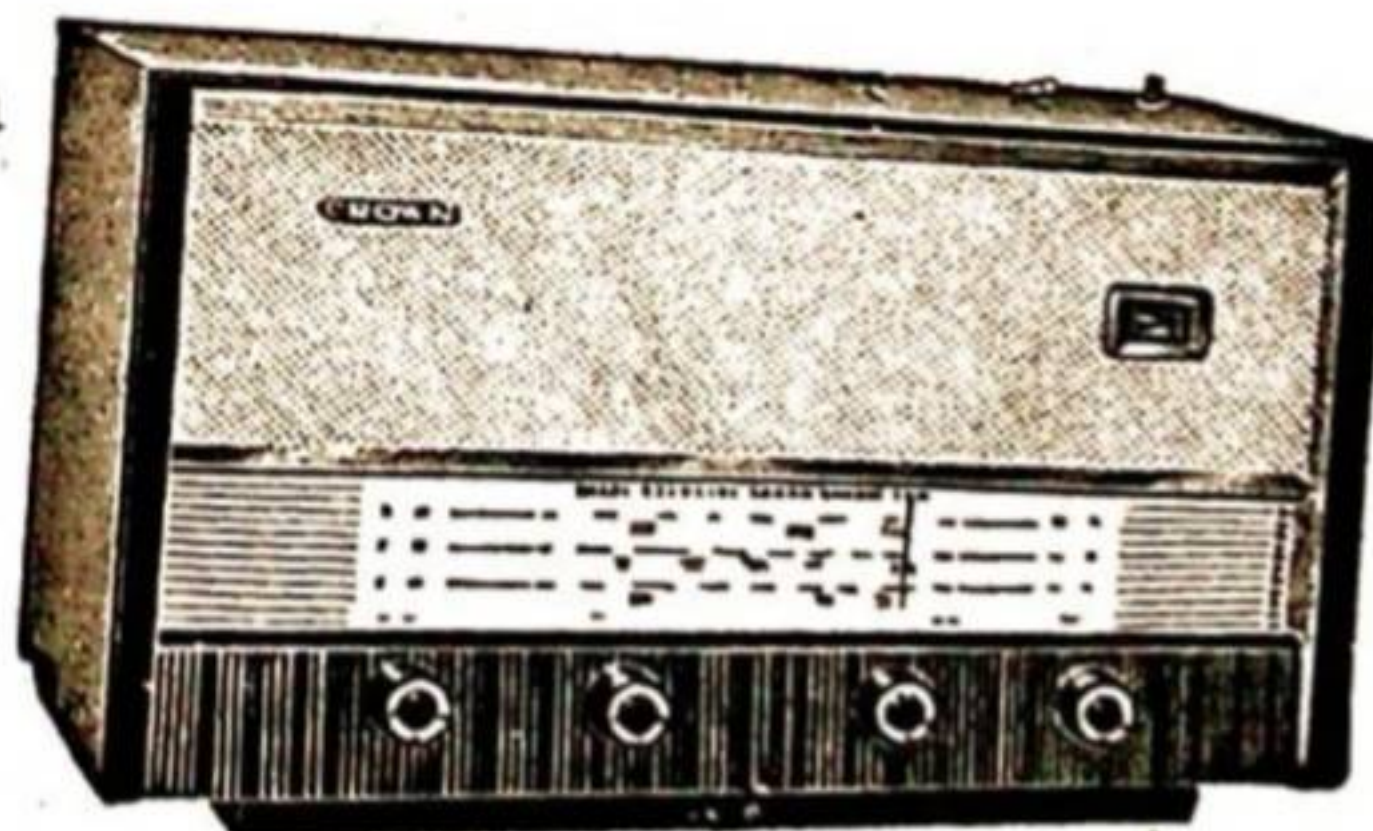
« CROWN »

sont en vente à la Maison

**ADOLF
ABRAHAM**

à la Rue Traversière,

au No. 42



BANQUE COMMERCIALE D'HAÏTI

Membre de « The American Bankers Association » (ABA)

Rue du Centre

Nous avons l'honneur de vous offrir nos services pour les opérations suivantes :

Travellers chèques

Warrants

Achats et Ventes de Change (Chèques et Transferts)

Dépôts à Vue (Compte Courant)

Dépôts à Terme

Crédits Commerciaux et Lettres de Crédit

Effets de Commerce

Hypothèques, etc, etc.

Dans le but d'encourager l'épargne, la BANQUE COMMERCIALE D'HAÏTI accorde aux déposants en Compte d'Epargne des avantages spéciaux ainsi que des primes alléchantes.

LES PATES ALIMENTAIRES « COQ »

JEAN BARTHE

Avenue Dessalines

En face des Sœurs Salésiennes

vous offrent les Pates suivantes : à part le Macaroni et le Vermicelle, les coquillettes, les Spaghetti, Nouilles Coudes, et Rondelles côtelées, Lettres, Chiffres, Fidelini Macaroni moyen et petit, enfin toutes les Pâtes désirées.

PRIX AVANTAGEUX

LE CIMENT D'HAITI

SOCIETE ANONYME

au Capital de \$ 2.000.000.00

SIEGE SOCIAL : Rue Dantès Destouches

Port-au-Prince.

Téléphone : 3246

USINE à Fond Monbin, Commune de Cabare...

CHAUSSURES

HAITI S. A.

Bata

LA CHAUSSURE DE QUALITÉ A VOTRE PRIX

SOCIETE ANONYME DARBUCO

185, Rue du Quai,

Port-au-Prince, Haïti,

Téléphone No. 2310

Equipement et Fournitures Agricoles

Tracteurs Diesel « COCKSHUTT »

moteurs Diesel « BERNARD-MOTEURS »

Charrues RANSOMES

Séchoirs à Café ADS

SEMENCES KEYSTONE

Concentrés pour animaux de ferme PILLSBURY

Plaques fibro-ciment ETERNIT pour toiture, plafond et cloison

Plaques fibro-ciment ETERNIT pour revêtement de parois d'office et de
salle de bain, buffets d'évier, dessus de tables et comptoirs.

La Cigarette Haïtienne
qui a fait ses preuves
SPLENDID

MEILLEURS PRODUITS

D'ÉTANCHEITÉ



ÉTANCHEMENT ABSOLU

En vente chez

REINBOLD COFFEE, S. A.

**CIE ROYALE NEERLANDAISE
DE NAVIGATION**

(LIGNE HOLLANDAISE)

Départs chaque semaine d'Europe pour Port-au-Prince.

Départs chaque semaine de New-York pour Port-au-Prince.

Départs réguliers de tous les ports haïtiens pour l'Europe et les Etats-Unis.

Agents à Port-au-Prince :
MADSEN EXPORT IMPORT S. A.

POUR VOS VOYAGES, ADRESSEZ-VOUS

A

HERAUX TOURS

156, Rue Pavée

Port-au-Prince, Haïti,

Tél. : 3871

Service gratuit — Rapide et Efficient.

Voyage Héraux ... Voyage Heureux.

